

12. 0. 156

DINAH L'ÉGYPTIENNE,

DRAME EN TROIS ACTES, MÉLÉ DE CHANT,

PAR MM. SAINT-YVES ET LOUIS LEFEBVRE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Antoine,
le 18 avril 1840.

DISTRIBUTION :

| | | | |
|-------------------------------------|-------------|-----------------------------------|-------------------------|
| ARTHUR NEVIL, gentilhomme..... | MM. EDMOND. | Ⓒ DINAH, jeune Égyptienne..... | M ^{lle} LUCIE. |
| TOBIE VAN-ORLAY, peintre..... | LÉON. | ÉLISABETH, reine d'Angleterre.... | MARIE AVENEL. |
| LORD MARMADUCK, chambellan... | SAVIGNY. | LADY LOVE, nièce de Marmaduck. | BONNEVAL. |
| KALED, roi d'Égypte..... | FREDÉRIC. | KITTY BARNETT, aubergiste..... | ÉLÉONORE. |
| | TREVEYS. | DÉBORAH, Égyptienne..... | LÉONTINE. |
| CROBBY..... | ÉMILE. | BINGO, } Égyptiens..... | MM. JOUASSE. |
| SEIGNEURS, ARCHERS, ÉGYPTIENS, ETC. | | GRZEL, } | BASTIEN. |

La scène se passe en Angleterre : le premier acte, sous le règne de Marie-la-Catholique, et les deux autres sous celui d'Élisabeth.

ACTE I.

Un site pittoresque. Au fond, le parc de la résidence royale à Windsor, vu à travers une grille élégante qui coupe en deux la scène; sur le devant du théâtre, à droite, une fontaine, et à gauche, un bouquet d'arbres.

SCÈNE I.

ÉLISABETH, LADY LOVE.

(Au lever du rideau, il fait petit jour. Deux femmes voilées traversent mystérieusement le théâtre, derrière la grille, disparaissent et reviennent aussitôt sur le devant de la scène.)

ÉLISABETH, entrant la première.

Ah ! nous sommes libres !

LADY LOVE.

Oui, Madame, grâce à cette clé que le hasard a mise en mon pouvoir, et qui nous ouvre toutes les portes.

ÉLISABETH.

Mais tu es bien sûre que nous n'avons pas été suivies, et que personne, au palais de Windsor, ne soupçonne les délicieuses promenades qui brisent, chaque matin, un anneau de notre chaîne dorée.

LADY LOVE.

Non, Madame, par bonheur; car si la reine Marie venait à s'apercevoir de notre absence... et mon oncle, surtout, lord Marmaduck, le rigide chambellan de Sa Majesté.

ÉLISABETH.

Il ne nous pardonnerait pas un tel oubli de l'étiquette... Et pourtant quel mal faisons-nous ? associées toutes deux pour porter des consolations à ceux qui souffrent ?

LADY LOVE.

C'est vrai; mais mon oncle est si singulier!

ÉLISABETH.

Tu veux dire si ridicule...

LADY LOVE.

Je n'osais pas... D'ailleurs, son devoir lui ordonne de veiller sur vous... et c'est assez naturel...

ÉLISABETH.

Grand merci de la préférence...

LADY LOVE.

Mais moi qui vivais... libre et heureuse à Londres...

ÉLISABETH.

Serais-tu fâchée du sort qu'on t'a fait auprès de moi ?..

LADY LOVE.

Oh ! non, Madame... mais...

ÉLISABETH.

Mais... je sais que nous avons laissé à Londres quelque souvenir qui nous fait regretter le séjour de la grande cité... un jeune homme...

LADY LOVE.

Oui... et qui a l'air si soumis... si modeste...

ÉLISABETH.

Eh bien !.. pour peu qu'il soit digne de toi.

LADY LOVE.

C'est que je n'en sais rien.

ÉLISABETH.

Comment ?

LADY LOVE.

Il ne m'a jamais adressé la parole... mais toujours sur mes pas... aux réunions... aux bals... aux promenades... je le voyais partout... les yeux fixés sur les miens... et avec une expression...

ÉLISABETH.

Et cela ne te faisait pas de peine?..

LADY LOVE.

Au contraire...

ÉLISABETH.

Chère Love... que j'envie le destin de celles à qui Dieu n'a pas donné ma naissance et mon rang... Moins à plaindre que moi, le ciel les réserve à un bonheur obscur, mais du moins de leur choix... Tandis que moi... pauvre femme... je ne m'appartiens pas... et pour avoir un instant de repos et de joie... il faut que je le prenne sur mon sommeil, et que j'échappe comme une prisonnière à la respectueuse surveillance qui m'obsède.

LADY LOVE.

Madame...

(On entend une marche lointaine.)

ÉLISABETH.

N'entends-tu pas?..

LADY LOVE.

Oui, l'on vient par ici...

ÉLISABETH.

Eh bien ! suis-moi de ce côté... les malheureux nous attendent... oublions nos chagrins en essayant leurs larmes.

(Elles sortent mystérieusement.)

SCÈNE II.

KALED, DINAH, DÉBORAH, BINGO,
GRISEL, ÉGYPTIENS.

(Entrée des Égyptiens ; Kaled s'avance à leur tête ; plusieurs d'entre eux portent Dinah, endormie sur une espèce de palanquin, formé avec des branches d'arbres et des écharpes.)

CHOEUR.

Air nouveau de M. E. Langlois.

Nuit et jour, à travers les bois,
Nous cheminons avec courage,
Toujours galment bravant l'orage
Et du hasard suivant les lois.

KALED.

Frères, cessez vos chants... c'est en silence que nous devons passer près d'une résidence royale... car, vous le savez, la justice de la reine est expéditive.

BINGO.

La reine Marie a donc quitté Londres?..

KALED.

Sans doute... pour veiller de plus près sur sa sœur Élisabeth, cette fille de l'infortunée Anne de Boleyn, qui habite le château de Windsor. Passons, frères, passons.

DÉBORAH.

Il me semble pourtant qu'il serait bien temps de nous arrêter, après avoir marché toute la nuit.

KALED.

Qui donc ose élever la voix, quand je parle ?

DÉBORAH.

Moi, Déborah... la femme de ton ancien chef, la reine d'Égypte.

BINGO.

Mais puisque ton roi est mort.

KALED.

Reine d'Égypte... ton règne est passé. Il n'y a ici qu'un chef et qu'un roi : c'est Kaled... et si j'ai fait choix d'une compagne pour gouverner avec moi notre tribu... ce n'est pas toi, Déborah... Votre reine future, frères, la voici... (Il montre Dinah endormie et que l'on a placée sous une charmille. Les Égyptiens s'agenouillent.)

CHOEUR.

Air : Barque neuve. (Air.)

Honneur à notre Reine!
Présentons, en ce jour,
À notre souveraine.
Nos vœux et notre amour.
Oui, que Dinah préside
À nos jeux, nos plaisirs ;
Et que le sort nous guide
Au gré de ses désirs.

DINAH, se réveillant pendant le chœur.

Ah ! frère... où suis-je ?

KALED.

A Windsor... D'ici à Londres, la route est longue, et j'ai voulu t'en épargner la fatigue.

DINAH.

Merci, frère... Tu ne sais qu'inventer pour me faire oublier les ennuis de notre existence nomade et aventureuse... et je t'en sais gré.

KALED, avec amour.

Dinah !

DINAH.

Oui, je t'aime... comme un ami... comme un frère.

KALED.

J'attends de toi bien plus encore.

DINAH.

Quoi donc ?

KALED.

Ne me comprends-tu pas ? je suis puissant, moi... j'ai des richesses.

DINAH.

Oui, celles que tu dérobes à autrui...

KALED.

Dis un mot... et ces richesses, cette puissance... je te les donne en partage.

DINAH.

Et je reste ton esclave... A quoi bon accepter d'autres fers... les miens, je les porte du moins légèrement.

KALED.

Jeune fille, pour parler ainsi, ton cœur n'a jamais aimé.

DINAH.

Dieu merci... et si cela doit m'arriver... dame!.. on ne peut répondre de rien... fasse le ciel que ce soit le plus tard possible.

KALED, à part.

Et fasse le ciel que ce ne soit pas pour un autre que moi.

DINAH.

Mais vois donc, frère, tu me fais oublier ma

toilette... je n'ai pas une perle dans mes cheveux. Eh ! vite, eh ! vite.

KALED, aux femmes de la tribu.

Jeunes filles, que chacune de ses fantaisies soit un ordre pour vous.

DINAH.

Mais où sont mes parurcs ? Ah ! je me souviens... c'est à Crobby que j'en ai confié la garde.

KALED.

Crobby... où est Crobby ?

BINGO.

Absent, frère. Depuis notre arrivée dans le comté, il a disparu.

KALED.

Disparu !..

DINAH.

La fatigue, peut-être... Oh ! je suis sûre qu'il reviendra.

KALED.

Mais il a manqué à son devoir, et, quand il devrait être là, à tes pieds, te servant comme un chien qu'il est... tu l'appelles en vain.

DINAH.

Ne te fâche pas, frère. Je me passerai de mes bijoux ; ils sont faux, je préfère ces fleurs.

(On s'empresse autour d'elle et on la coiffe avec des fleurs.)

KALED, à part.

Crobby... Crobby... Le misérable !.. sous une fausse apparence d'idiotisme, cacherait-il quelques projets de trahison ?

DÉBORAH, s'approchant de lui.

Pourquoi l'as-tu reçu parmi nous, en dépit de nos lois ? Je te l'avais bien dit... mais Dinah l'exigeait, et tu l'écoutes, elle.

KALED.

Déborah !..

DÉBORAH.

Et comment t'a-t-il récompensé depuis ? En inspirant à Dinah ces idées d'ambition et de grandeur qui la dévorent. Sans cesse il vante sa noble origine, sa naissance illustre ; (Baissant la voix.) et si elle soupçonnait qu'elle n'est pas des nôtres...

KALED.

Qui oserait le lui dire ?

DÉBORAH.

Ne suffit-il pas des propos de ce Crobby ?

KALED.

Ce sont ceux d'un idiot.

DÉBORAH.

Idiot... soit ; mais s'il sait notre secret...

KALED.

Déborah ! Oui, tu m'effraies. Frères, ce Crobby... qu'on le cherche, qu'on le ramène. Allez... obéissez.

BINGO.

Oui, frère.

(Il va pour sortir avec quelques autres.)

GRISSEL.

Le voici. (Ils se retirent tous dans le fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CROBBY.

CROBBY, entrant comme un homme qui fuit et qui cherche à cacher quelque chose sous ses vêtements.

Ah ! sauvé !.. sauvé !.. (S'arrêtant.) Les Egyptiens... Dinah !.. bonne petite maîtresse.

(Il va s'accroupir auprès d'elle.)

DINAH.

Oh ! cache-toi... cache-toi, bier vite.

CROBBY.

Me cacher... quand je suis près de toi... jamais, jamais.

KALED, s'approchant d'eux.

Debout, Crobby.

CROBBY, se levant.

Maître...

DINAH.

Le malheureux...

KALED.

D'où viens-tu ?

CROBBY.

Le vieux Crobby...

KALED.

Réponds, d'où viens-tu ?

CROBBY.

De là-bas... là-bas... derrière la montagne... au milieu des arbres, des beaux grands arbres qui sont à la reine Marie.

DINAH.

Le parc de Windsor.

KALED, montrant son vêtement.

Et que caches-tu là ?

CROBBY.

Là. Prends garde ; ils pourraient nous voir, les soldats de la reine... avec des moustaches, de grandes épées... qui me poursuivaient de loin, bien loin... Ne leur dis pas que c'est moi qui ai pris ça sur les arbres ; ils m'y mettraient à la place.

DINAH.

Quelque fruit, sans doute, qu'il aura dérobé.

KALED.

Mais, ce n'est pas tout... Crobby, que sont devenus les bijoux de Dinah que l'on t'avait confiés ?

CROBBY.

Des bijoux... Oui, elle est digne d'en porter... des bijoux précieux... une couronne de... m tesse, de l'or... du velours... elle est noble elle...

DÉBORAH, à Kaled.

Encore !..

KALED.

Tu mens, idiot, tu mens.

DINAH.

Kaled, as-tu peur que le pauvre vieillard ne me fasse oublier mon origine ?

KALED.

Je sais que tu prends toujours sa défense ; mais, cette fois, s'il ne me montre pas tes bijoux sur-le-champ...

CROBBY, vivement.

Ils étaient faux... pas bons pour toi, maîtresse ; je les ai jetés dans le lac.

KALED, saisissant son fouet.

Misérable, à genoux !

CROBBY, s'y mettant.
 Oui, Maître.
 KALED.
 Et maintenant... (Il lève son fouet.)
 DINAH.
 Arrête, Kaled, je ne souffrirai pas...
 DÉBORAH.
 Pourquoi dont ? C'est justice.

KALED.
 Air : Connaissez mieux le grand Eugène.
 Oui, je prétends faire justice.
 DINAH.
 Justice... Non, c'est de la cruauté.
 KALED.
 Arrière... Il faut que je punisse
 Un tel oublia...

DINAH.
 Tant de sévérité!
 KALED.
 N'insiste plus ; telle est ma volonté.
 DINAH.
 Eh bien ! je brave ta menace,
 Et même, au mépris de ta loi,
 Entre vous deux, moi, je me place...
 Oseras-tu lever la main sur moi ?

CROBBY, effrayé.
 Maîtresse !
 KALED, à Dinah.
 Va-t'en, va-t'en.
 DINAH.
 Non.
 KALED.
 J'usurai donc de violence.
 (Il la prend par le bras et la repousse.)
 DINAH, jetant un cri.
 Ah ! (Kaled lève le fouet sur Crobby.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ARTHUR et TOBIE.

(Tous deux assez mesquinement vêtus : Arthur porte une épée sous son manteau ; Tobie porte un bissac d'un côté, et, de l'autre, un carton de peinture.)

ARTHUR.
 Qu'ai-je vu ?.. (Tirant son épée et se jetant entre Crobby et Kaled.) Un vieillard qu'on menace... Respect à cet homme ; je le prends sous ma protection.

TOBIE, se cachant derrière un arbre.
 Les Égyptiens ! Imprudent !..

DINAH.
 A la bonne heure !

KALED.
 Beau cavalier, que veux-tu de nous ? Passe ton chemin, et ne viens pas contrôler notre justice. Ce vieil idiot a mérité d'être puni ; je l'ai condamné... Il subira sa peine.

ARTHUR.
 Pas devant moi, du moins... tant que ma main pourra soutenir une épée.

KALED.
 Téméraire... Sais-tu bien que ton épée ne nous fait pas peur, et que nos poignards atteignent de plus loin.

(Il jette son fouet et tire son poignard ; tous les Égyptiens l'imitent.)

ARTHUR.
 C'est ce que nous allons voir.
 TOBIE, tremblant.
 C'est fait de nous !
 DÉBORAH, accourant du fond.
 Arrêtez !.. Là-bas, des soldats attirés par vos cris... Fuyez, fuyez.

KALED.
 Alerte, enfans... et toi, Crobby...
 CROBBY, s'attachant à Arthur.
 Oh ! ne m'abandonne pas.

ARTHUR.
 Il a raison ; si je le livrais à ta colère, tu te vengerais plus loin. Tiens, voilà la rançon de ce vieillard. (Il lui jette sa bourse.)

KALED, prenant l'or.
 C'est différent.

DINAH, regardant Arthur.
 Brave et généreux !..

KALED.
 Partons.

DÉBORAH.
 Il est trop tard.
 TOBIE, se montrant.
 Ouf, je respire !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARMADUCK, ARCHERS DE LA REINE.

MARMADUCK.
 Halte-là, s'il vous plaît... de par la reine Marie, notre gracieuse souveraine.

KALED.
 Pourquoi nous retenir ?

MARMADUCK.
 Vous le demandez, rufians maudits, fils de Bé-lial... Je ne sais qui me retient de vous faire pendre tous aux plus hauts chênes du parc de Windsor.

TOBIE, s'avançant.
 Et je vous assure qu'ils ne l'auraient pas volé.

MARMADUCK.
 Toi, qui parles, tout le premier, mon drôle.

TOBIE.
 Hein ?.. mais je n'en suis pas, moi.

MARMADUCK.
 Qui donc es-tu ?

TOBIE.
 Tobie Van-Orlay, de Bruges, élève du grand Holbein, premier peintre du défunt roi Henri VIII. J'étais venu ici en compagnie de ce jeune homme... sir Arthur Nevil, d'une des premières familles d'Angleterre, qui voudrait bien présenter un placet à la Reine.

MARMADUCK.
 Que m'importe tout cela ?

TOBIE.
 Laissez-moi donc achever, Milord. Nous avons pris querelle avec ces vils Égyptiens, et nous allons les châtier d'une manière éclatante, lorsque vous êtes venu si à propos...

MARMADUCK.
 Je le disais bien, et tu t'accuses toi-même... Il y a eu querelle entre vous... vous êtes tous coupables.

Oh!

TOUS.

MARMADUCK.

C'est bon, c'est bon... je veux bien vous faire grace pour cette fois... mais n'y revenez plus... et rappelez-vous que si je vous retrouve rôdant aux environs de Windsor... Moi, lord Marmaduck, grand chambellan de la reine Marie, je jure de vous faire tous danser au bout d'une corde... maintenant, archers, chassez-moi ce troupeau de mendiants jusqu'aux limites de la résidence.

DINAH, regardant Arthur.

Si je pouvais...

(Tous les Égyptiens se préparent à partir.)

MARMADUCK, à Arthur et à Tobie.

Quant à vous, mes jeunes écervelés, je vous engage fort à poursuivre votre route, si vous ne voulez pas que mes archers se chargent aussi de vous reconduire... allons, vous autres, en avant.

ENSEMBLE.

Air de Fra Diavolo.

Allons, allons, sans résistance,
Il faut soudain quitter ces lieux;

Et retenez bien ma défense,
Et retenons sa

Ne vous montrez plus à mes
nous montrons plus à ses yeux.

(Ils sortent tous, poussés par les archers et en désordre.)

SCÈNE VI.

ARTHUR, TOBIE, DINAH.

(Pendant la sortie des Égyptiens, Dinah s'est cachée derrière une haie et n'a pas été remarquée par les archers.)

TOBIE.

Eh bien!..

ARTHUR.

Eh bien!..

TOBIE.

Nous voilà gentils, à présent... repoussés avec perte... adieu ton placet, adieu nos espérances, et jusqu'à notre bourse que tu t'avisés de vider en faveur d'un homme que tu ne connais seulement pas... que faire, maintenant?

ARTHUR.

D'abord, nous reposer.

TOBIE.

Oui... tu n'as donc pas entendu ce chambellan de malheur... Pour moi, je ne reste pas une minute de plus ici... je retourne à Londres.. ah! ciel! que vois-je?.. encore une Égyptienne.

ARTHUR.

Oui, vraiment... et fort gentille, ma foi.

TOBIE, sans détourner la tête.

Allons donc... est-ce que c'est possible... une palenne, une réprouvée! elle doit être horriblement laide.

DINAH, s'avançant.

Vous croyez?..

Air nouveau de M. Edmond Langlois.

Oui, je suis Dinah
L'Égyptienne.

Ah! regardez-là,

Quoique palenne
Souvent, on lui dit: Jeune fille,
Le feu de ton œil noir qui brille,
Fait désirer trône de roi
Pour le partager avec toi.

Oui, je suis Dinah, etc.

Il faut voir son air peu sévère
Et sa danse vive et légère,
Lorsqu'aux doux sons du tambourin,
Elle répète un gai refrain.

Oui, je suis Dinah, etc.

TOBIE, la regardant.

Tiens, tiens, tiens... pas si mal, pas si mal.

ARTHUR.

Mais, enfin, ma belle enfant, qui t'amène en ces lieux?

DINAH.

Vous Milord.

ARTHUR.

Milord!.. hélas! ce titre ne m'appartient pas.

DINAH, avec chaleur.

On dit pourtant que, chez vous autres chrétiens, c'est avec la bravoure que l'on gagne les honneurs... patience, si tu n'es pas lord d'Angleterre, tu es digne de l'être, et tu le deviendras.

ARTHUR.

Mais c'est une prédiction.

DINAH.

Qui s'accomplira, je l'espère.

TOBIE.

Comme elle dit cela!

ARTHUR.

Quel intérêt?..

DINAH.

Oh! oui... un intérêt puissant, irrésistible... tout à l'heure, en prenant la défense d'un inconnu, d'un pauvre vieillard, tu as montré tant de générosité que je n'ai pu résister au désir de te témoigner mon admiration.

ARTHUR.

Ma conduite a été celle d'un gentilhomme... et tout autre à ma place...

TOBIE.

Certainement... tout autre...

DINAH.

Et maintenant que ma mission est accomplie, adieu... Au milieu de ses courses vagabondes, Dinah l'égyptienne conservera toujours le souvenir d'un chrétien. (fausse sortie.)

ARTHUR, l'arrêtant.

Un instant, de grace... un seul instant... (A part.) C'est qu'elle est charmante.

DINAH, gaiement.

Que veux-tu de moi?.. je n'ai plus rien à te dire.

ARTHUR.

Eh! mon Dieu! tu es bien pressée.

DINAH.

Sans doute... si mes frères s'apercevaient de mon absence.

ARTHUR.

Tu leur dirais que c'est moi qui t'ai retenue... pour... pour lire avec toi dans l'avenir.

DINAH.

Parles-tu sérieusement?

ARTHUR.

Hein ?.. diable n'emporte, si j'y songeais...
 cependant, si tu y tiens... pour la rareté du fait...

DINAH.

Oui, je le désire de toute mon âme.

TOBIE.

Comment ! elle va nous dire notre bonne aventure ?

ARTHUR.

Voici ma main... mais qu'as-tu donc ?.. la tienne tremble.

DINAH.

Oh ! ce n'est rien... un peu d'émotion.

TOBIE.

Petite sorcière... elle me donne le frisson.

ARTHUR.

Eh bien ?.. tu gardes le silence...

DINAH.

Oh ! non, car je n'ai que du bonheur à t'annoncer.

ARTHUR et TOBIE.

Ah !

DINAH.

Richesses... dignités... honneurs.

ARTHUR.

Et tout cela, je le devrai à mon épée ?..

DINAH.

Non... mais à l'amour d'une femme... d'une grande dame...

ARTHUR.

Une femme !

DINAH, avec jalousie.

Ah ! vois comme tu te laisses prendre à mes paroles... tu doutais tout à l'heure...

TOBIE.

Le fait est que si tu voulais seulement me prédire la moitié de ce que tu viens de lui annoncer, j'en éprouverais une joie... (A part.) Pour des raisons à moi connues.

DINAH.

Tu es bien ambitieux... pour un peintre.

TOBIE.

Oh ! c'est particulier, elle a deviné qui je suis...

DINAH, prenant sa main.

Mais j'ai beau regarder... réussite partout... Tu vivras très vieux... tu iras jusqu'à cent ans...

TOBIE.

Oh ! tu aurais pu en mettre un peu moins ?..

DINAH.

Tu n'as donc pas foi en moi.

TOBIE.

Si fait, j'ai foi... très foi...

DINAH, à part.

C'est bon à savoir... amusons-nous... (Haut.) Mais que veux-tu que je t'apprenne ?

TOBIE.

C'est juste... il faut bien que tu le saches, pour deviner... Voyons, par exemple, si je voulais un jour prendre femme ?

DINAH, regardant sa main.

O ciel !

TOBIE, effrayé.

Quoi donc ?

DINAH.

Ces deux lignes courbes qui se rejoignent, s'unissent et forment un croissant... signe fatal... Sais-tu ce que cela veut dire ?

TOBIE, à part.

J'ai la chair de poule.

DINAH.

Infortunes conjugales.

TOBIE.

Hein ?

ARTHUR, riant.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Tobie.

DINAH, à Arthur.

Ne te moque pas de mes prédictions... et le jour où elles s'accompliront, au sein de ta nouvelle fortune, rappelle-toi les paroles de l'Égyptienne.

ARTHUR.

Ah ! dans ce moment, je voudrais un peu de cette fortune que tu m'annonces pour payer ta bonne aventure... mais aujourd'hui je n'ai que mon cœur à t'offrir... et si tu veux il est à toi.

DINAH, avec une profonde émotion.

Ton cœur... il est donc libre ?

ARTHUR.

Entièrement.

DINAH.

Bien vrai... oh ! mais, folle que je suis... tu te ris de la pauvre Égyptienne, et j'ai tort de t'écouter... adieu !..

ARTHUR.

Dinah ! je te jure..

(On entend un son de trompe.)

DINAH.

AIR : Térésa. (DU MARINI.)

Écoutez ce signal
 Qui là-bas m'appelle,
 Pardonnez à mon zèle;
 C'est un ordre royal.

Adieu ; je dois fuir,
 Loin de vous, partir,
 Sans plus vous entendre ;
 Mes frères, là-bas
 M'appellent hélas !
 Je ne puis attendre.
 Mais, je vous l'ai dit,
 Le sort vous sourit ;
 Ayez confiance...
 Pour ma récompense
 Je vous fais la loi
 De penser à moi.
 Écoutez...

Écoutez ce signal...

REPRISE ENSEMBLE.

Écoutez
 Écoutons etc.

(Dinah sort.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, TOBIE.

ARTHUR, à lui-même.

Richesses... dignités... honneurs.

TOBIE, de même.

Infortunes conjugales.

ARTHUR.

Si elle disait vrai ?

TOBIE.

J'espère bien qu'elle a menti.

ARTHUR.

Oh ! oui, tu as raison... et il n'y a ici de vrai que notre amitié et notre mauvaise fortune.

TOBIE.

Qu'est-ce que tu dis donc ? notre mauvaise fortune ?.. anciens condisciples à l'université de Leyde... le hasard nous a réunis de nouveau à Londres où, moi, pauvre peintre étranger, j'étais venu chercher fortune à la suite de mon maître, le grand et célèbre Holbein... De ton côté, tu avais quitté ta province pour mettre ton épée de gentilhomme au service de la reine Marie.

ARTHUR.

Oui, rebuté, méconnu par les anciens amis de ma famille, j'allais retourner auprès de ma vieille mère que ses derniers sacrifices pour moi avaient ruinée, lorsque je fis ta rencontre... je n'avais pas d'argent, tu m'offris ta bourse, je n'avais pas d'asile, tu partageas avec moi ton atelier... je n'avais plus d'amis, tu me tendis la main... bon Tobie.

TOBIE.

Il y a bien de quoi en parler ; mais, mon ami, c'est de l'égoïsme, pas autre chose... je n'étais pas heureux... tu prends la moitié de mon infortune ; et, dès ce moment, plus de misère, plus de tristesse.

AUX DE L'ANONYME.

Durant la vie, en proie à la misère,
L'infortuné qui n'a pas un ami,
Péniblement arpente la carrière
Et dans chaque homme il voit un ennemi ;
Pour le malheur son âme n'est pas forte
Sous un tel poids il descend au tombeau ;
Mais, cher Arthur, lorsqu'à deux on le porte,
On s'aperçoit à peine du fardeau.

ARTHUR.

Quelle heureuse philosophie !

TOBIE.

Oui, c'est vrai... quand je suis à jeun, je suis très philosophe, mais je t'avoue qu'en ce moment-ci je donnerais volontiers la philosophie des sept sages de la Grèce pour un bon et copieux déjeuner... aussi, crois-moi, regagnons notre gîte.

ARTHUR.

Pourquoi cela ? n'avons-nous pas pris nos précautions ? mets la main au bissac.

TOBIE.

Comment, ici ?

ARTHUR.

Sans doute... sous ces arbres... auprès de cette fontaine... trouve-moi une plus belle salle à manger.

TOBIE.

Et puis, je crois que tu t'éloignerais avec peine de ces lieux où deux motifs te retiennent... d'abord, le voisinage de ce château, le but de notre voyage auquel tu n'as pas encore renoncé... ensuite l'envie de revoir cette petite payenne.

ARTHUR.

Eh bien, oui, je l'avoue.

TOBIE, étalant par terre le déjeuner qu'il tire de son bissac.

Allons, c'est donc pour te faire plaisir... à ce

table... et puisons au fond de cette gourde l'oubli de nos chagrins.

ARTHUR, à part.

C'est singulier, je ne puis chasser son souvenir...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉLISABETH, LADY LOVE.

(Pendant qu'Arthur et Tobie se disposent à déjeuner, Élisabeth et Lady Love arrivent précipitamment et comme si elles étaient poursuivies, par la première coulisse qui forme berceau.)

LADY LOVE.

Ah ! madame, je vous l'avais bien dit.

ÉLISABETH.

Tais-toi, ces Égyptiens qui nous poursuivaient doivent avoir perdu nos traces... rentrons vite au palais.

LADY LOVE, apercevant Arthur et Tobie.

Ah ! mon Dieu !

ÉLISABETH.

Qu'est-ce encore ?

LADY LOVE.

Ces deux hommes... s'ils allaient nous arrêter...

ÉLISABETH.

Non, mais ils nous barrent le passage... ils pourraient nous reconnaître... restons cachées derrière ces buissons, et attendons... ils vont peut-être s'éloigner.

(Elles se cachent.)

ARTHUR, à Tobie.

Voilà donc tout ce qu'il y a dans ton bissac ?

TOBIE.

Hélas ! oui, ça, et le placet que tu devais remettre à la reine.

ARTHUR.

Et qu'elle ne lira pas sans doute.

TOBIE.

Tans pis pour elle... un chef-d'œuvre d'éloquence... nous l'avons rédigé ensemble.

ÉLISABETH, à part.

Que disent-ils ?

LADY LOVE.

Ils parlent d'un placet à la reine.

ARTHUR.

Ma foi, encore un effort, un seul, et ce sera le dernier... mais cette fois, si je ne puis forcer la consigne qui m'empêche de pénétrer jusqu'à la reine... je dis adieu à l'Angleterre, à ma vieille mère, qui mourra sans me revoir.

ÉLISABETH, à part.

Pauvre jeune homme... (A Lady Love.) Car il est jeune, n'est-ce pas ?

LADY LOVE.

Je ne puis distinguer... si je pouvais écarter ces branches...

(Elle essaie.)

TOBIE.

Après tout, la fortune se lassera peut-être de faire la sourde oreille... fais comme moi, Jean Holbein me l'a dit souvent : Tu parviendras, mon ami, tu parviendras, et j'attends avec cou-

ARTHUR.

Hélas ! que ne puis-je avoir ta précieuse insouciance... Mais non, c'est plus fort que moi, que veux-tu, j'appartiens à une famille jadis riche, honorée et prodigue de son sang pour la défense de la monarchie... et aujourd'hui, moi, Arthur Nevil, dernier héritier de leur nom, à vingt ans, à l'entrée de la carrière, je mendie sans succès le grade d'officier et le droit de mourir pour ma patrie.

ÉLISABETH.

Qu'entends-je ?

ARTHUR.

Mais ce droit qu'on me refuse, j'irai le chercher sur le continent... et là, du moins, je trouverai la gloire ou la mort d'un soldat.

TOBIE.

La gloire, je ne dis pas, mais la mort, je m'y oppose.

ÉLISABETH, à part.

Comme ils m'intéressent !

LADY LOVE.

Et moi ! maudites branches !

TOBIE.

Suis plutôt ma recette... car enfin si j'ai foi aux paroles de mon maître Jean Holbein... si j'ai envie de parvenir un jour... et si je ne veux pas me faire tuer, moi, c'est que j'ai là, au cœur, un sentiment qui me soutient... en un mot... c'est que je suis amoureux.

ARTHUR.

Amoureux ?

LADY LOVE, qui est parvenu à écarter les branches.

Ah ! mon Dieu ! c'est lui.

TOBIE.

Oui, amoureux... d'une inconnue... d'une jeune fille belle comme un ange... que j'ai remarquée depuis mon séjour à Londres... et qui ne s'en doute guère.

LADY LOVE, à part.

Il croit cela.

ARTHUR.

Mon cher Tobie, ta recette me semble bonne, elle élève l'âme, elle égaye le cœur, mais n'en use pas qui veut, il faut qu'une occasion se présente, et je sens là que s'il s'en offrirait une à moi... ce serait le bonheur de toute ma vie.

ÉLISABETH, à Lady Love.

Chère Love, notre promenade de ce matin n'aura pas été infructueuse.

LADY LOVE.

Que voulez-vous dire ?

ÉLISABETH.

Que Dieu a envoyé ce jeune gentilhomme sur mes pas... et que ce ne sera pas en vain.

ARTHUR.

Allons, ami, donne-moi mon placet et que Dieu me guide.

TOBIE.

Mais où aller ?.. comment nous y prendre... et qui viendra à notre secours.

ÉLISABETH, se montrant.

Ce sera moi.

ARTHUR.

Qu'ai-je vu ?

TOBIE, laissant tomber la gourde qu'il tient à la main.

Ah ! mon Dieu !

(Il reste ébahi.)

ÉLISABETH, à Arthur.

Sir Arthur Nevil, tout à l'heure vous doutiez de la providence... vous accusiez la destinée....

ARTHUR.

Quoi ! Madame ?

ÉLISABETH.

Placée là... derrière ces buissons... j'ai tout entendu... et cela prouve, sir Arthur, qu'il ne faut jamais se livrer au désespoir quand on a pour soi jeunesse et avenir.

ARTHUR.

Qu'entends-je ?

ÉLISABETH.

A vingt ans, la carrière des honneurs est si belle à parcourir... Eh bien ! dès demain, elle vous sera ouverte.

ARTHUR.

Est-il vrai ?

ÉLISABETH.

Remettez-moi ce placet destiné à la reine... bientôt il sera sous ses yeux et la réponse ne se fera pas attendre... mon pouvoir n'est pas tout-à-fait sans bornes, mais quel qu'il soit, m'acceptez-vous pour votre protectrice ?

ARTHUR.

Ah ! madame, je ne sais si je suis la proie d'un rêve... mais non, je lis dans vos regards que tout cela est vrai... et que vous êtes mon ange sauveur... votre nom, Madame... votre nom, pour que je puisse le bénir à chaque heure de mon existence...

ÉLISABETH, avec émotion.

Mon nom... sir Arthur, je ne dois... je ne puis vous le faire connaître.

ARTHUR.

Par pitié.

LADY LOVE.

Madame... la marche régulière des soldats... on nous cherche, sans doute.

ÉLISABETH.

Suis-moi.

ARTHUR.

Eh quoi ! déjà !.. du moins, vous reverrai-je ?

ÉLISABETH.

Peut-être... mais de près ou de loin, sir Arthur, je veille sur vous.

(Il saisit la main d'Élisabeth et la couvre de baisers.)

ÉLISABETH, la retirant avec peine.

Partons.

(Elle s'échappe, Lady Love la suit.)

TOBIE, se présentant à elle.

Un seul mot.

LADY LOVE, mettant le doigt sur sa bouche.

Silence... et espoir.

(Elles disparaissent.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, TOBIE; puis MARMADUCK.

ARTHUR.

Quelle céleste apparition !

TOBIE, courant à son portefeuille.

Attends, attends.

(Il saisit bien vite un crayon et se met à dessiner.)

MARMADUCK, à la cantonnade.

Archers, dispersez-vous dans la campagne..

et ramenez les deux imprudentes... avec tous les égards qui sont dus à leur rang... c'est l'ordre de la reine.

TOBIE.

A l'autre, à présent... et elles ne sont plus ici pour nous protéger.

MARMADUCK.

Que vois-je? encore là... au mépris de mes ordres... Mais cela se trouve bien.

TOBIE.

Oui, joliment.

MARMADUCK.

Dites-moi, n'auriez-vous pas aperçu par hasard deux jeunes dames?

ARTHUR.

Deux dames?

MARMADUCK.

Deux très belles dames... dont l'une me ressemble beaucoup... la petite.

TOBIE.

En effet, elle est fort jolie, Milord.

ARTHUR.

Mais l'autre, Milord, quelle est-elle?

MARMADUCK.

L'autre? eh bien, c'est... (En ce moment Élisabeth paraît derrière la grille et lui impose silence d'un geste.) Ah! Dieu!

ARTHUR.

C'est?

MARMADUCK.

C'est... c'est... (Même jeu de la part d'Élisabeth qui disparaît avec Lady Love.) Que vous importe?

ARTHUR.

Parlez, de grace, parlez.

MARMADUCK.

Et si je ne veux pas parler, moi... si je n'aime pas les questions indiscrètes, moi... car je vous trouve fort indiscret... je ne sais pas si vous le savez... et de rechef je vous engage à quitter le voisinage de ce palais... si vous ne voulez pas que je vous y donne un logement pour cette nuit.

ARTHUR.

Milord.

MARMADUCK.

Cette fois, j'en accepte pas d'excuse... (A part.) Allons faire part à la reine du succès de ma mission.

Ans de la Demoiselle majeure.

Vous m'entendez tous les deux,
Loin de cette résidence,
Partez; car c'est une offense
Que d'être encore en ces lieux.

ENSEMBLE.

Vous entendez tous les deux, etc.
Nous entendons

(Marmaduck sort.)

SCÈNE X.

ARTHUR, TOBIE.

TOBIE, dessinant toujours.

Le malhonnête!.. il ne nous salue seulement pas.

ARTHUR.

Je n'ai pu rien savoir, mais n'importe... que

de grâces, que de majesté, dans toute sa personne!

TOBIE.

Lui! il est laid comme un hibou... et bête comme un aldermann.

ARTHUR.

Eh! c'est d'elle, d'elle seule que je parle.

TOBIE.

Elle, la plus petite?

ARTHUR.

Celle-là est belle aussi, mais sa beauté n'est pas à comparer...

TOBIE.

Tu n'es pas connaisseur.

ARTHUR.

Oh! je la vois encore... là, près de moi.

TOBIE, lui montrant son dessin.

Eh bien, regarde.

ARTHUR.

Que vois-je?

Ans: Il me faudra quitter l'empire.

C'est elle, ami, quel bonheur, oui, c'est elle! Ses traits si doux, ses grâces, sa beauté.

TOBIE.

Eh! mais, mon cher, vois aussi cette belle Dont le portrait n'est pourtant pas flatté.

ARTHUR.

Non, rien n'égale ta bonté,
Tu peux compter sur ma reconnaissance.

TOBIE.

Soit, tu le veux... vraiment... je suis touché (A part.)

Ah! s'il savait... pour lui, j'en suis fâché,
Que j'ai tracé l'une de préférence
Et l'autre après... par-dessus le marché.

ARTHUR.

Mais enfin, qui sont-elles? quel est leur nom, leur rang à la cour?... car il n'y a pas à en douter elles appartiennent à la cour de la reine Marie.

TOBIE.

Bien plus, je les soupçonne un peu parentes de ce chambellan.

ARTHUR.

Oui, tu m'ouvres les yeux... fous que nous sommes... elles se seront jouées de notre crédulité... de notre confiance...

TOBIE.

Impossible.

ARTHUR.

Deux grandes dames, nobles, riches, illustres, peut-être... Ah! crois-moi, Tobie, c'était un rêve.

TOBIE.

Du tout, je suis très bien éveillé.

ARTHUR.

Oublions-les, et reprenons la route de Londres.

TOBIE.

Pour ça, je le veux bien... (Serrant son dessin.) Mais je déclare que je n'ai pas rêvé quand elle m'a dit avec sa voix si douce: Espoir!... Elle sera ma femme.

(Ils se disposent à partir.)

SCENE XI.

LES MÊMES, CROBBY.

CROBBY, arrivant avec mystère.

Ils sont seuls.

TOBIE, l'apercevant.

Un Égyptien... ah ! ciel ! cette fatale prédiction... Infortunes conjugales !

(Crobby s'approche sans rien dire d'Arthur, s'agenouille devant lui et baise le bas de son manteau.)

ARTHUR.

Que faites-vous ?

CROBBY, toujours à genoux.

Laissez-moi, laissez-moi remercier mon sauveur comme il le mérite... le vieux Crobby n'est point ingrat.

TOBIE.

C'est un idiot.

CROBBY.

Oui, idiot, ils le disent tous, ils le croient ; mais ce n'est pas vrai, mon gentilhomme, ne le croyez pas, vous. est-ce que serais-je à vos pieds pour vous remercier de m'avoir soustrait aux coups de ce vil roi d'Égypte... est-ce que je vous aimerais... si j'étais un idiot.

ARTHUR.

Pauvre homme, levez-vous.

CROBBY.

Sir Arthur, c'est que j'ai une grâce à vous demander.

ARTHUR.

Une grâce ?..

CROBBY.

Oui, mon gentilhomme, si vous voulez promettre de prêter l'oreille aux paroles du vieux Crobby, et de l'écouter avec indulgence.

ARTHUR.

Je le promets.

CROBBY.

Je dois d'abord vous dire que je ne suis pas né parmi ces mécréans.

TOBIE.

En voilà bien d'une autre... il bat la campagne.

CROBBY.

Ancien serviteur d'une des plus nobles familles de la vieille Angleterre, j'ai vu, sur un seul soupçon du roi Henri VIII, la mort et la proscription frapper mes bons maîtres... j'ai vu leur race s'éteindre : un seul rejeton a survécu, un seul... mais proscrit et menacé sous le défunt roi, et sous sa fille qui règne en ce moment.

ARTHUR.

La reine Marie ?

CROBBY.

Oui, la reine Marie, qui n'a pas oublié, elle, les ressentimens de son père.

ARTHUR.

Eh bien, cet enfant de vos maîtres ?

CROBBY.

Il existe... et grâce aux soins du fidèle serviteur, il est si bien caché que je délie les sbires de la reine Marie de l'atteindre... Mais, voyez, je suis vieux, mon gentilhomme... mes mains tremblent... et la mort peut me frapper sans que que j'aie eu le temps d'accomplir ma tâche... Hier encore je craignais de voir mon secret descendre avec moi dans la tombe.

ARTHUR.

Eh bien ?

TOBIE.

Ce vieillard m'attendrit.

CROBBY.

Mais à présent, je vous ai rencontré, et je puis mourir.

ARTHUR.

Que signifie ?

CROBBY.

Écoutez-moi bien, sir Arthur. (Tirant une boîte de son sein.) Voici une boîte, fermée et scellée d'un cachet inconnu pour vous... Elle a passé quinze ans dans les entrailles de la terre... au milieu des domaines de mes anciens maîtres... Le hasard qui guide les pas des Égyptiens m'a ramené vers ces domaines... et cette nuit même j'ai repris à la terre le dépôt que je lui avais confié.

TOBIE.

Une boîte ?

CROBBY.

Je la remets entre vos mains... et avec elle l'avenir d'une des plus nobles familles d'Angleterre ; gardez-la précieusement, et si à la mort de la reine Marie et à l'avènement probable de sa sœur Élisabeth, vous ne m'avez pas vu reparaitre, portez-la à la nouvelle souveraine... car cette boîte ne doit être ouverte que par la fille d'Anne de Boleyn...

ARTHUR.

Donnez... donnez... je jure de veiller fidèlement sur ce précieux dépôt.

TOBIE.

Quoi ! tout de bon ?

ARTHUR.

Mais écoutez-moi à votre tour, quittez ces misérables... et venez avec nous.

CROBBY.

Jamais ! jamais ! les quitter !.. Moi ! c'est impossible !..

Aix nouveau de M. Edmond Lauglois.

Ah ! que Kaled me frappe sans pitié,
 Et que sur moi sa rage s'assouvisse,
 Sous son fouet, mon pauvre corps plié,
 Saura braver sa féroce justice.
 Faible vieillard, sans le secours des cieux,
 S'il faut enfin que je succombe,
 Moi, la quitter ! non, non, j'aime encor mieux
 Que ce Kaled, sous ses coups furieux,
 Ait lui-même, creusé ma tombe.

ARTHUR.

Quel étrange mystère !..

TOBIE.

Est-il idiot, ne l'est-il pas ?

CROBBY.

Entendez-vous, ce sont eux... les voilà ! Je reconnais Kaled... Adieu, mon gentilhomme, je compte sur votre parole... Et maintenant allons reprendre mon joug...

(Il se cache au milieu des arbres, jusqu'à l'arrivée des Égyptiens.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, KALED, DINAH, DÉBORAH,
MARMADUCK, LES ÉGYPTIENS.

CHOEUR.

ÉGYPTIENS et MARMADUCK.

Air de M. Edmond Lauglois.

Puisque la reine nous appelle,
vous

Sulvons milord le chambellan,
Suivez
Chacun, à ses devoirs fidèle,
Doit obéir et sur-le-champ.

TOBIE, apercevant Marmaduck.

Le Chambellan!.. ah! pour le coup, nous ne
l'échapperons pas!..

MARMADUCK, entouré des Égyptiens.

Oui, mes enfans, oui... notre gracieuse reine,
instruite, je ne sais comment, de votre présence
à Windsor, m'a donné l'ordre de vous intro-
duire dans les jardins du palais, où elle veut
récréer ses yeux et ses oreilles de vos danses
pittoresques et de vos chants originaux.

DINAH.

Tout à l'heure, il voulait nous faire pendre.

ARTHUR.

Dinah!

DINAH.

Encore lui!

TOBIE, à Arthur.

Esquivons-nous, sans attirer son attention.

ARTHUR, à part, regardant Dinah.

C'est pourtant dommage.

TOBIE.

Ah! mon Dieu! il nous a vus! nous sommes
coffrés!

MARMADUCK, s'avançant vers eux avec de grandes
salutations.

Ah! vous n'étiez pas partis?

TOBIE, tremblant.

Non, milord; mais nous allions...

MARMADUCK.

Quelle heureuse inspiration vous a retenus
en ces lieux?

TOBIE.

Malgré vos ordres? (A part.) Il nous raille.

ARTHUR.

Eh! milord, trêve de sarcasmes...

(Il va pour sortir.)

MARMADUCK.

Pardon, mon gentilhomme, si je vous arrête...

TOBIE.

Il nous arrête!

ARTHUR.

Et de quel droit, milord?

MARMADUCK.

Si je vous arrête... pour vous présenter mes
hommages... mes félicitations... et mon amitié!
(Il salue jusqu'à terre.)

TOBIE.

Plait-il?

ARTHUR.

Milord...

MARMADUCK.

Et pour vous remettre ces papiers!.. Je suis
heureux que la Reine ait daigné jeter les yeux
sur moi pour vous apporter cette excellente nou-
velle.

ARTHUR.

De grace, expliquez-vous.

MARMADUCK.

Lisez.

ARTHUR.

Que vois-je?.. Un si grand bonheur!.. Oui,
c'est bien cela... Mon ami, mon cher Tobie,
vois donc la réponse au placet, mon brevet de
capitaine.

TOBIE.

Hein?.. Nous sommes ensorcelés!..

DINAH, qui s'est approchée d'Arthur.

Richesses, dignités, honneurs...

ARTHUR.

Dinah! une telle prédiction... Ah! comment
reconnaître...

DINAH, bas et rapidement.

Demain, au parc Saint-James, en te montrant
à moi dans ton bel uniforme de capitaine...

KALED, appelant Dinah d'une voix forte et jalouse.
Dinah!

MARMADUCK, aux Égyptiens.

Allons, mes enfans, à Windsor!.. Et vous, ca-
pitaine, que Dieu vous conduise.

DINAH, bas à Arthur.

Demain, au parc Saint-James.

ARTHUR.

J'y serai.

REPRISE DU CHOEUR.

(Les Égyptiens disparaissent à la suite de Mar-
maduck; ils reparaissent presque aussitôt derrière la
grille, et là, Marmaduck adresse encore de nou-
velles salutations à Arthur et à Tobie, qui sont
sur le point de s'éloigner.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une salle d'hôtellerie servant d'atelier à Tobie. Un chevalet supportant un tableau.

SCÈNE I.

TOBIE, seul.

(Il travaille devant son chevalet.)

Là, voilà que ça prend tournure... encore quelques coups de pinceau, et je pourrai présenter à notre charmante hôtesse, mistriss Barnett, son portrait frappant de vérité... Il faut bien passer son temps à quelque chose... C'est si ennuyeux, une garnison, et en particulier celle de Berwick où nous sommes confinés depuis près d'un an... moi et mon ami le capitaine Arthur... capitaine, toujours capitaine ! croyez donc après cela aux divinités protectrices... Croyez donc aux horoscopes !.. Cela s'annonçait si bien, d'abord... j'étais ébloui, fasciné... Mais à présent, que j'ai eu le temps de réfléchir aux déceptions humaines, à présent que je fais des portraits pour vivre, suivant de ville en ville, mon ami Arthur... A présent, je ne crois plus à rien.

Air : Ces postillons.

Oui, je veux rayer de ma vie,
 Bien des erreurs que je blâme aujourd'hui ;
 Croire aux sorciers ! c'était une folie,
 A mes yeux, l'effroi s'est enfui,
 Et l'avenir sous son vrai jour a lui.
 C'est au point que malgré la chance
 Qu'on me prédit à Windsor, l'an dernier,
 Je pousserais, je crois, la confiance,
 Jusqu'à me marier.

SCÈNE II.

TOBIE, MISTRISS BARNETT.

MISTRISS BARNETT.

Votre servante, M. Tobie.

TOBIE.

Mistriss Barnett...

(Il laisse retomber un voile sur le tableau.)

MISTRISS BARNETT.

Toujours à l'ouvrage !.. Vous vous fatiguez trop, M. Tobie... vous vous tuerez !

TOBIE.

J'aurai donc l'inappréciable avantage de mourir pour vous... belle Kitty.

MISTRISS BARNETT.

Pour moi ?.. Comment cela ?

TOBIE.

Je vais vous l'apprendre... Approchez et contemplez. (Il soulève le voile qui cache le tableau.)

MISTRISS BARNETT.

Mon portrait !

TOBIE.

Oui, votre portrait que j'ai voulu terminer sans vous le dire.

MISTRISS BARNETT.

Ah ! que c'est bien à vous, M. Tobie ! quelle aimable surprise !.. Je le ferai mettre dans mon grand salon.

TOBIE.

Et je dis qu'il vous fera honneur... C'est que c'est fait d'une certaine manière... Ah ! si maître Holbein vivait, je suis sûr que de joie, il embrasserait son élève.

MISTRISS BARNETT.

Quel dommage qu'il ne soit pas là !

TOBIE.

Vous trouvez... Eh bien ! gentille Kitty, mettez-vous à sa place, je ne m'y oppose pas.

MISTRISS BARNETT.

Au fait, vous m'offrez mon portrait, il est bien juste que je le paie.

TOBIE, l'embrassant.

Kitty, je crois que maître Holbein m'eût embrassé deux fois... (Il l'embrasse encore.) Et même...

MISTRISS BARNETT.

Assez, monsieur, assez ! vous en prendriez l'habitude... Et que dirait mon futur, le brasseur Stéphane Plumbuff, lui qui est si jaloux ?..

TOBIE.

Votre futur ?.. comment, vous songeriez à vous marier ? tout de bon ?

MISTRISS BARNETT.

Cela vous étonne ?

TOBIE.

Pas précisément... Mais ça m'a donné un coup ! Ah ! vous vous mariez à M. Stéphane... Plum... Plum... piff... n'importe ! un brasseur... joli état !

MISTRISS BARNETT.

Dame ! je ne suis pas fière, moi !.. Mon premier mari était aubergiste, il m'a laissé en mourant sa maison qui ne doit rien à personne... à peu près un millier de guinées... et avec cela, on peut choisir.

TOBIE.

Je le crois bien. (A part.) Mille guinées et une maison ! (Haut.) Mais, alors, pourquoi choisir un brasseur ?

MISTRISS BARNETT.

C'est un bon enfant... un peu bête, j'en ferai ce que je voudrai... Et puis, écoutez donc...

Air : Qu' c'est gentil. (troublonnon.)

Pour avoir un bon mari,

Faut d' la jeunesse,

D' la gentillesse,

On est son objet chéri,

Et grâce à cet agrément,

On le mèn' tambour battant.

Attendre, c'est bien chanceux,

Fi des rid's en mariage ;

Le pouvoir de deux beaux yeux,

C'est la paix dans le ménage.

Pour avoir, etc.

Soyez jeune, votre époux

Vous laiss' le pouvoir suprême ;

Il faut mêm' qu'il soit jaloux ,
Si vous voulez qu'il vous aime.
Pour avoir, etc.

TOBIE.

Très bien !.. Mais s'il se présentait un jeune homme... beau, bien fait, avec de l'esprit, des talens...

MISTRISS BARNETT.

Que sais-je?.. si ce jeune homme parlait de mariage...

TOBIE.

Vous renverriez le brasseur ?

MISTRISS BARNETT.

Je verrais... je me consulterais... et lorsqu'il se serait nommé...

TOBIE.

Eh bien ! il se nomme... Belle aubergiste... je m'appelle Tobie Van-Orlay, de Bruges ; j'ai vingt-cinq ans , je suis artiste... c'est assez vous dire que je n'ai pas un schelling vaillant. Si tous ces avantages peuvent vous convenir...

MISTRISS BARNETT.

Comment, c'était vous?..

TOBIE.

Eh bien ?

MISTRISS BARNETT.

M. Tobie, vous êtes un bon enfant...

TOBIE.

Aïe ! aïe ! aïe !.. comme le brasseur.

MISTRISS BARNETT.

Je ne serais pas éloignée de vous prendre pour époux... Mais il faudrait me promettre que vous serez soumis, attentif, complaisant... et surtout confiant.

TOBIE.

Toutes les vertus de la profession... c'est convenu.

MISTRISS BARNETT.

Vous n'aurez donc jamais de secret pour moi ?

TOBIE.

Jamais !

MISTRISS BARNETT.

J'ai bien envie de vous mettre à l'épreuve.

TOBIE.

Essayez.

MISTRISS BARNETT.

Si, par exemple, je vous demandais quel est le mystère que renferme ce cabinet.

(Elle montre un cabinet à droite.)

TOBIE.

Hein ? ce cabinet?.. Rien.

MISTRISS BARNETT.

Je suis bien sûre que le brasseur Stéphane Plumpuff, ne serait pas si discret.

TOBIE.

Mais c'est que ce mystère-là n'est pas le mien.

MISTRISS BARNETT.

Raison de plus ! sans cela, où serait le mérite ?

TOBIE.

Vous le voulez ?

MISTRISS BARNETT.

Je l'exige.

TOBIE.

Eh bien ! apprenez donc qu'il y a là, dans ce cabinet... une femme !

MISTRISS BARNETT.

Une femme !

TOBIE.

Oui, une grande dame, dont le capitaine est amoureux fou.

MISTRISS BARNETT.

Le capitaine ? voyez-vous ça !

TOBIE.

Une femme superbe... vue de profil... Un œil long de ça... C'est moi qui l'ai fait... et magnifiquement encadrée.

MISTRISS BARNETT.

C'est donc un portrait ?

TOBIE.

Oui.

MISTRISS BARNETT.

Et le capitaine Arthur est amoureux d'un portrait ?

TOBIE.

Oui.

MISTRISS BARNETT.

Ah ! ah ! ah ! c'est très amusant... On ne croira jamais ça, dans le quartier.

TOBIE.

Kitty, Kitty, j'ai votre promesse.

MISTRISS BARNETT.

Vous croyez ?

TOBIE.

Et vous ne sortirez d'ici que pour aller signifier son congé, à ce petit monsieur, Plumpuff, le brasseur.

MISTRISS BARNETT.

Vous avez raison, et j'y cours sur-le-champ.

Aix de Fleurette. (A. cressant.)

Ah ! quel beau jour pour tous deux !
Comme nous serons heureux !
Dès demain ici, je veux
Comblér enfin tous vos vœux.

TOBIE.

Votre main chérie
Sera donc à moi,
Sort digne d'envie,
J'aurai votre foi.

MISTRISS BARNETT.

Je vous jure constance,
Amour, obéissance.

(A part.)

Cela se dit d'avance,
Mais après... patience.

ENSEMBLE.

Ah ! quel bonheur ! etc.

(Mistress Barnett sort.)

SCÈNE III.

TOBIE ; puis ARTHUR.

TOBIE, d'abord seul.

Demain, demain... Me voilà donc le rival du brasseur Stéphane Plumpuff... pass... pouff... qui, de désespoir, sera capable de se noyer dans un tonneau de bière ! C'est original ; mais du moins, voilà qui est positif, et très peu merveilleux.

ARTHUR, entrant.

Ah ! Tobie, rien de nouveau, n'est-ce pas ?
Pas de lettres de Londres?..

TOBIE.
Non ; mais tu demandes du nouveau , et je vais t'en apprendre... Je me marie.

ARTHUR.
Hein?.. comment, tu te...

TOBIE.
J'épouse mistriss Barnett... et dès demain, je t'offre gratis un logement dans mon auberge.

ARTHUR.
Y penses-tu, Tobie, mon cher Tobie!

TOBIE.
Je suis décidé.

ARTHUR.
Mais cette belle inconnue, qui au parc de Windsor, t'a dit d'espérer... tu as donc cessé de l'aimer?

TOBIE.
Moi! cesser de l'aimer... plutôt mourir!.. Mais c'est une ingrate, comme l'autre, qui t'a si bien oublié... Crois-moi, mon ami, rendons-leur indifférence pour indifférence... Oublions-les à notre tour.

ARTHUR.
Quoi! rien ne pourra t'arrêter? pas même mon amitié?... (Comme frappé d'une idée.) Pas même la prédiction de Dinah!.. Infortunes conjugales!

TOBIE.
Sa prédiction? Ah bien oui! je m'en soucie comme de ça!..

ARTHUR.
Et puis, tu as du talent, de l'avenir... et malgré toutes les perfections de notre hôtesse, tu mérites mieux que cela... Elle, ta femme!.. passe encore si tu en faisais...

TOBIE.
Ma maîtresse, n'est-ce pas? comme tu as fait de cette pauvre Dinah.

ARTHUR.
Tobie...

TOBIE.
Quis'était donnée à toi avec tant de confiance, et que tu as abandonnée.

ARTHUR.
Oui... ami... oui... ma conduite envers elle a été indigne.

TOBIE.
Tu ne l'aimais pas.

ARTHUR.
Je l'aimais... oui, te dis-je, je l'aimais; mais son caractère emporté, jaloux, me faisait trembler... Et puis, mes relations avec une Égyptienne pouvaient compromettre mon avancement, parvenir peut-être jusqu'aux oreilles de ma protectrice, dont le souvenir me poursuivait jusque dans les bras d'une autre... Ah! Dinah! tu n'es que trop vengée! car la femme qui m'a dit: De près ou de loin, je veille sur toi... ne savait pas que ces mots, jetés sans doute au hasard, allumeraient dans mon cœur une passion insensée.

TOBIE.
Une passion sans espoir et sans but... car où la retrouver maintenant? La mort de la reine Marie et l'avènement de sa sœur Élisabeth ont dû disperser l'ancienne cour, dont nos deux inconnues faisaient bien certainement partie.

ARTHUR.
En effet, je ne dois jamais la revoir... Mais du moins, grâce à ton amitié, je pourrai, jusqu'à mon dernier soupir, contempler ses traits adorés.

TOBIE.
A ton aise.

Ans du Baiser au porteur.

Bien loin, mon cher, de blâmer ta manie,
J'ai secondé tes efforts amoureux ;
Et chaque jour, une femme jolie,
Reçoit lei, l'hommage de tes feux ;
Jamais courroux ne brilla dans ses yeux.
Il te suffit d'un bonheur en peinture,
Chacun son goût, mais en fait de beauté,
Un bon portrait ne vaut pas la nature,
Moi, j'aime mieux une réalité.

ARTHUR.
Allons, puisque rien ne peut te convaincre...
(Il se dirige vers le cabinet.)

TOBIE.
Absolument comme toi! et je vais de ce pas...
(Il va pour sortir; on entend sur la place publique un bruit d'instrumens et de tambour de basque; l'orchestre joue l'air de Dinah, au premier acte.)
ARTHUR, s'arrêtant.

Qu'entends-je?

TOBIE, de même.
Hein? qu'est-ce que cela?

ARTHUR.
Cette musique...

TOBIE.
Des Égyptiens qui traversent la ville.

ARTHUR.
Écoute... c'est sa voix...

TOBIE.
La voix de qui?

ARTHUR, courant à la fenêtre.
Dinah!.. c'est elle!

TOBIE.
Dinah!
(Au même instant, la musique est interrompue, on entend un faible cri de femme; Arthur repousse vivement la fenêtre.)

ARTHUR.
Elle m'a vu!

TOBIE, regardant.
Oui... elle s'échappe en dépit des siens qui veulent la retenir... elle traverse la place... elle accourt...

ARTHUR.
Ah! je ne veux pas la voir... je ne la verrai pas. Tu la recevras, ami... tu lui diras... tout ce que tu voudras... Mais je me défie trop de moi-même... Fuyons! (Montrant le cabinet.) C'est là seulement que je puis trouver la force de la repousser. (Il entre dans le cabinet et s'y enferme.)

TOBIE.
Jolie commission qu'il me donne là!

SCÈNE IV.

TOBIE, DINAH, MISTRISSE BARNETT.

MISTRISSE BARNETT, dans la coulisse.
Où allez-vous?

DINAH, de même.

Laissez-moi... laissez-moi!.. (Elle entre en scène, suivie de mistriss Barnett, et jette un regard égaré dans l'atelier.) Il n'est plus là.

MISTRISS BARNETT.

A la fin, me direz-vous ce que vous cherchez?

DINAH.

Ah! Tobie!.. (A mistriss Barnett.) C'est monsieur que je cherche.

MISTRISS BARNETT.

Monsieur?

TOBIE, embarrassé.

C'est-à-dire... entendons-nous...

DINAH.

Oui, c'est bien lui... Et maintenant je ne le quitte plus.

MISTRISS BARNETT.

Qu'est-ce que j'entends là, miséricorde!

TOBIE.

Kitty, chère Kitty... permettez-moi de vous expliquer...

MISTRISS BARNETT.

Rien, Monsieur, rien... Il me semble que c'est assez clair...

TOBIE.

Je vous jure que vous êtes dans l'erreur... Je vous idolâtre, Kitty.

MISTRISS BARNETT.

Adieu, maître Tobie... Il est heureux que je n'aie pas encore congédié Stephen Plumpuff, le brasseur.

TOBIE.

Mais, encore une fois...

MISTRISS BARNETT, d'un air digne.

Ne me retenez pas! (Elle sort.)

SCÈNE V.

TOBIE, DINAH.

TOBIE, se promenant à grands pas.

Ah ça! il est donc décidé que cette femme-là me portera toujours malheur!.. Je n'y tiens plus... Va-t'en, petite sorcière! va-t'en! ta place est au sabbat!..

DINAH.

Ma place est ici, et j'y resterai jusqu'à ce que je l'aie vu... Où est-il? parlez... où est-il?

TOBIE.

Il n'y est pas.

DINAH.

Vous me trompez!

TOBIE.

Il est à Londres, à Bruxelles, ou à Paris... je ne sais pas au juste.

DINAH.

Je l'ai vu tout à l'heure ici, à cette fenêtre...

TOBIE.

Eh bien! oui, il y était... mais il est sorti... et il ne rentrera pas de la journée.

DINAH, froidement.

Je l'attendrai.

TOBIE.

Quoi! tout de bon?

DINAH.

Pour le retrouver, j'ai quitté Londres, j'ai forcé ma tribu à parcourir tout le nord de l'Angle-

terre... je l'ai suivi de ville en ville, et je partirais sans le revoir... Ah! ne le pensez pas!

TOBIE.

Mais enfin, qu'est-ce que tu viens faire ici? chercher Arthur... et s'il ne veut pas te voir, lui?

DINAH.

Oh! je l'y forcerai bien!

TOBIE.

Ah bah! l'amour de sa nature est un petit dieu voyageur... et nomade... qui change souvent de domicile...

DINAH.

Ah! oui... je vous comprends... mais j'étais préparée à tout... Si, pour parvenir jusqu'à lui, j'avais conservé au fond de mon cœur une dernière illusion, je m'étais dit aussi: Sir Arthur ne m'aime plus, peut-être... et si ce malheur doit m'arriver, il sera temps d'en finir... là, seulement, sous ses yeux... et ce poignard...

(Elle tire son poignard.)

TOBIE.

Ah! grand Dieu!..

(La porte du cabinet s'ouvre vivement, et Arthur paraît.)

ARTHUR, avec effroi.

Dinah!..

DINAH, laissant tomber son poignard.

Lui!..

TOBIE, bas à Arthur.

Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu... Maintenant, tire-toi de là comme tu pourras... Moi, je vais signer la paix avec Kitty. (Il sort.)

SCÈNE VI.

DINAH, ARTHUR.

ARTHUR.

Vous avez voulu me voir, Dinah... eh bien! me voici devant vous... prêt à subir tous vos reproches.

DINAH.

Des reproches... ai-je le droit d'en faire? A vous permis, n'est-ce pas, de vous rire des tourmens qui sont votre ouvrage... Prenez garde, sir Arthur, c'est un jeu dangereux que celui-là... Une misérable Égyptienne est un instrument de plaisir qu'on rejette et qu'on brise au gré de ses caprices... et elle n'a plus qu'à souffrir, se taire... mais se venger.

ARTHUR.

Dinah, je redoutais tes larmes, et non tes menaces...

DINAH.

Oh! pas tant de mépris, sir Arthur, pour le ressentiment d'une femme à qui tu as fait connaître l'amour et la haine... Regarde, sur cette place, il y a un homme que d'un geste je puis appeler, et à qui je puis dire: Kaled, voilà ton rival! Sais-tu quelle serait sa réponse? Oh! ne crains rien pour toi... C'est sur elle seule que tombera ma vengeance.

ARTHUR, effrayé.

Que veux-tu dire?

DINAH.

J'ai une rivale, Arthur.

ARTHUR, à part.

Saurait-elle...

DINAH.

J'ai une rivale, j'en suis sûre.

ARTHUR.

Tu te trompes ; je te jure que jamais...

DINAH, vivement.

Ne jure pas ! car tu m'as appris la valeur d'un serment.

ARTHUR.

Dinah ! crois bien que notre séparation fut cruelle aussi pour moi... mon cœur saignait, quand mes lèvres pâles et tremblantes imprimèrent sur ton front brûlant le baiser d'adieu... mais il le fallait.

DINAH.

Il le fallait !

ARTHUR.

Oui, pour rompre une liaison que le hasard avait formée.

DINAH, avec douleur.

Le hasard ! ô mon Dieu !..

ARTHUR.

Mes raisons, tu n'aurais pu les comprendre, toi, pauvre enfant, qui ne connais pas les usages, la tyrannie de ce monde où ma naissance m'appelle à vivre... tu ne sais pas, toi, combien sont lourdes les chaînes qu'il nous impose... Tout gentilhomme doit courber sa tête sous le joug... Voilà pourquoi, Dinah, il m'a fallu fuir loin de toi, que j'avais tant aimée... loin de toi que j'aimais toujours... Voilà pourquoi nous devons nous séparer encore.

DINAH.

Nous séparer ! déjà nous séparer !.. Oublies-tu ce que j'ai fait pour toi ? ne sais-tu pas tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse pour te voir un seul instant ? toutes les ruses que j'ai employées pour déjouer l'inquiète jalousie de Kaled... lui qui m'aime d'un amour brutal et menaçant... Et maintenant que je suis là, près de toi, tu me dis froidement : Va-t'en ! car le monde ne veut pas que nous restions ensemble.

ARTHUR, ému.

Dinah !

DINAH.

Te quitter ! et pourquoi, mon Dieu ?.. Mais je ne te demande rien, moi, que ta présence et ton amour... Te quitter ! mais tu veux donc que je meure ?

ARTHUR.

Non, non... je veux que tu restes... J'étais un fou, un insensé... Pardonne-moi, Dinah... et viens, viens que je te presse sur mon cœur... pour y étouffer tout autre souvenir !..

DINAH, se jetant dans ses bras avec ivresse.

Tu m'aimes donc, Arthur ?

ARTHUR.

Oui, je t'aime ! je veux t'aimer ! n'aimer que toi !..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MISTRISS BARNETT, CROBBY.

MISTRISS BARNETT.

Par ici, mon brave homme... par ici !

DINAH.

Crobbly !

CROBBY, accourant.

Maitresse... maitresse !.. Ah ! te voilà, bonne petite maitresse.

ARTHUR.

Cet homme...

MISTRISS BARNETT.

C'est un vieillard dont l'esprit me semble dérangé.

ARTHUR, à part.

Quel rapport singulier...

CROBBY, à Dinah.

Il a retrouvé bonne maitresse, le vieux Crobbly est content, il n'a plus rien à chercher, le vieux Crobbly.

(Il regarde du côté d'Arthur sans avoir l'air de le reconnaître.)

ARTHUR, à part.

Ah ! mon Dieu !.. ce dépôt qu'il m'avait confié... Malheureux ! je me souviens à présent.

DINAH.

Qu'avez-vous donc, sir Arthur ?

ARTHUR.

Rien, Dinah !.. rien, je t'assure...

DINAH.

On dirait que la vue de ce vieillard vous trouble ?

ARTHUR.

En effet.

MISTRISS BARNETT.

Et moi aussi... Il est assez à plaindre.

DINAH.

Et il vous semblerait bien plus digne encore de compassion, si je vous apprenais que depuis un an les mauvais traitements de Kaled, le roi des Égyptiens, ont achevé de lui enlever le peu de raison qui lui restait...

ARTHUR.

Est-il possible ?

DINAH.

Voyez cet œil hagard, ce sourire étrange... il ne nous voit seulement pas... il nous entend à peine.

CROBBY.

Bonne maitresse ! Kaled, là-bas... il est colère... il t'attend, il te cherche.

DINAH.

Oh ! qu'il ne nous voie pas ensemble !.. Cet homme est implacable... plus tard, quand la nuit sera venue, j'irai rejoindre mes frères.

ARTHUR.

D'ici là, si tu veux prendre quelque repos... vous entendez, mistriss Barnett ?

MISTRISS BARNETT.

Du moment que vous m'êtes recommandée par M. le Capitaine... (A part.) A présent surtout que je suis assurée que ce pauvre Tobie est blanc comme neige ! (Haut.) Venez-vous ?

ENSEMBLE.

Aix de la Pensionnaire mariée.

Allons, la fatigue, je pense,
Venez,

mes

Doit sans retard fermer vos yeux,
tes

Vite reprenons confiance,
 reprenez
 Le bonheur revient en ces lieux.
 (Dinah sort avec mistress Barnett.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, CROBBY.

ARTHUR, regardant Crobby.

Oui, mes souvenirs me reviennent en foule... Ce vieillard, le château de Windsor... Comment avais-je pu oublier... Il a reçu mon serment.

CROBBY, se levant.

Et ce serment, sir Arthur Nevil, l'avez-vous rempli ?

ARTHUR.

Qu'entends-je ?.. sa raison...

CROBBY.

Elle existe toujours, pour vous... pour vous seul, et j'ai besoin de la réunir tout entière, pour vous demander compte d'une promesse solennelle.

ARTHUR.

Oui, en effet... une boîte, scellée précieusement et contenant des papiers que j'avais juré de faire parvenir jusqu'au pied du trône ?

CROBBY.

Eh bien ! sir Arthur, depuis six mois la reine Marie est descendue dans la tombe, et depuis ce temps, sa sœur Elisabeth, la glorieuse fille d'Anne de Boleyn, a sur la tête la couronne d'Angleterre.

ARTHUR.

C'est vrai, je suis coupable... accable-moi, vieillard, j'ai failli à mon serment.

CROBBY.

Tout peut se réparer... Cette boîte, qui pouvait être découverte à chaque instant par l'infâme Kaled et que j'ai confiée à vos soins, je veux moi-même la remettre à la Reine. Elle est entre vos mains ?

ARTHUR.

Sans doute, mais...

CROBBY.

O ciel ! l'auriez-vous perdue !.. Un si grand malheur, au moment de recueillir le fruit de quinze ans d'attente et de souffrances... Oh ! non, c'est impossible.

ARTHUR.

Où donc est-elle ?

CROBBY.

Ah ! cherchez, cherchez... Tout mon sang pour ce qu'elle contient.

ARTHUR.

Ah ! là, là, dans ce coffre. (Il cherche.)

CROBBY.

Eh bien ?

ARTHUR.

Non, pas encore... ah !

CROBBY, la saisissant aussitôt qu'il l'aperçoit.

C'est elle !.. Oh ! mon Dieu, je te remercie... ta protection s'étend donc encore sur la noble maison des Norris.

ARTHUR.

Norris... Celui qui péricule sur l'échafaud comme

complice d'Anne de Boleyn, l'épouse de Henri VIII ?

CROBBY.

Oui, Norris, mon maître... innocent du crime qui fit tomber sa tête sous la hache du bourreau.

ARTHUR.

O ciel !.. et ces papiers ?

CROBBY.

Avec eux, je retrouve des espérances qui s'étaient presque évanouies... avec eux, j'assure la réparation d'une grande infortune, la réhabilitation d'un grand nom.

ARTHUR.

Oh ! je ne puis croire...

CROBBY.

Sans doute... qu'est-ce donc que la parole du vieux Crobby. Et vous aussi, vous doutez encore qu'il ait toute sa raison... vous le regardez d'un oeil inquiet et incrédule... Mais le vieux et fidèle serviteur tient à votre estime, sir Arthur... et s'il vous faut des preuves... (Il est prêt à briser le cachet de la boîte; au même instant on entend un bruit confus de voix sur la place.) Encore eux... (Courant à la fenêtre.) Oui, je le vois... lui... Kaled.

ARTHUR.

Qu'avez-vous ?

CROBBY.

Ce soir, ici, devant Dinah, qu'il faut que vous reteniez dans cette maison... loin de tous les regards, j'achèverai de vous dévoiler ce mystère... jusque-là, pas un mot, sir Arthur. (A lui-même.) Jusque-là, éloignons les soupçons de Kaled. (Regardant par la fenêtre.) Oui, le voilà qui me cherche des yeux, la rage sur le front, la menace à la bouche... c'est Satan qui s'appête à torturer sa victime... attends-moi, bourreau... Encore un jour de supplice, et après, la liberté... la récompense. (Il sort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, puis TOBIE.

ARTHUR, seul.

Malheureux vieillard !.. que son dévouement est grand... et sa folie sublime !.. Mais qui donc lui inspire un semblable sacrifice... ce descendant des Norris, quel est-il ? Je ne sais quelle secrète terreur ce mystère me fait éprouver... Ah ! quelqu'un.

TOBIE, en entrant et avec joie.

Grande nouvelle, mon ami, grande nouvelle. (S'arrêtant.) Et Dinah ! où est-elle ?.. partie ?

ARTHUR.

Oui, partie.

TOBIE.

Comme tu me dis cela... Eh bien ! tant mieux. Regarde un peu ce petit poulet.

(Il lui montre une large enveloppe.)

ARTHUR.

Eh bien ?

TOBIE.

Eh bien ! mon cher et sentimental camarade,

je parerais que nous allons trouver là-dedans nos deux inconnues de Windsor.

ARTHUR.

Sous ce pli ?

TOBIE.

Arrivant sur l'heure de Londres, à franc étrier.

ARTHUR, s'en emparant.

De Londres... une lettre de Londres. (Lisant.) Que vois-je?... les armes royales... le grade de colonel !

TOBIE.

Colonel !

ARTHUR.

Et puis, une lettre. (Lisant.) « Ordre au colonel Arthur Nevil, de partir sur-le-champ pour Londres. » Et tout cela signé « La reine Elisabeth. » Que signifie ?

TOBIE.

Eh parbleu ! cela signifie que tout va changer, et que nos deux inconnues, qui faisaient partie de la cour de la reine Marie, ont eu l'adresse de garder leur place auprès de sa sœur... cela signifie que nos mystérieuses beautés nous attendent, et que nous ne devons pas nous montrer cruels... Partons !

ARTHUR.

Partir !.. la revoir !.. elle !.. l'ange de mes rêves... la revoir !.. ah ! je ne l'espérais plus.

Air : Elle a trahi, etc.

Mais le destin se laisse enfin fléchir,
Et dès ce jour va cesser ma souffrance...
Elle a daigné de moi se souvenir
Et d'un seul mot, me rendre à l'espérance.
On ne meurt pas de joie et de bonheur,
Puisque je sens encor battre mon cœur.

TOBIE.

Vite, des chevaux.

ARTHUR.

Oui, oui, partons... Mais Dinah ?..

TOBIE.

Ah ! mon Dieu ! et Kitty ?..

ARTHUR.

L'abandonner ainsi.

TOBIE, à lui-même.

Moi qui ai promis de l'épouser... L'épouser... diable, diable, un instant... cela mérite réflexion... ce maudit horoscope... infortunes conjugales... Halte-là, s'il vous plaît. La fortune, les honneurs, pour Arthur, à la bonne heure... mais pour moi, un mariage... non pas, cela redevient par trop chanceux.

ARTHUR, qui s'est promené à grands pas, en proie à ses réflexions.

Oui... je le dois... il le faut... d'ailleurs, en partant, je ne l'oublierai pas. Mais là-bas, tout m'appelle... la gloire, la fortune et l'amour.

TOBIE, à Arthur.

Eh bien ! que décidons-nous ?

ARTHUR.

Nous partons.

TOBIE.

A merveille.

ARTHUR.

Je cours tout préparer.

TOBIE.

Pas par-là... si on allait se douter... La ja-

lousie est si clairvoyante. Tiens, par la petite porte de ma chambre, dont tu prendras la clé avec toi.

ARTHUR.

Tu as raison.

TOBIE.

Moi, pendant ce temps, je vais régler nos comptes... adroitement... et sans que Kitty puisse rien soupçonner. Va vite.

ENSEMBLE.

Air : C'est très bien. (Cantonné.)

Quel plaisir !

Et quel brillant avenir !

Quel plaisir !

Nous pouvons enfin partir.

(Arthur sort par la gauche.)

SCÈNE X.

TOBIE, MISTRISS BARNETT.

TOBIE, seul.

Maintenant, ne perdons pas une minute pour commencer nos paquets. Ah ! ce portrait... ce lui de Kitty. Elle aura du moins un souvenir de moi.

MISTRISS BARNETT, entrant.

M. Tobie ! M. Tobie !.. ouf !.. je suis tout essoufflée... je viens de parcourir toute notre petite ville de Berwick.

TOBIE.

Pour quoi faire ?

MISTRISS BARNETT.

Comment, pour quoi faire ?.. Mais pour faire part à tout le monde de mon prochain mariage.

TOBIE.

Quoi ! déjà ?

MISTRISS BARNETT.

Déjà... le mot est aimable.

TOBIE.

Non, Kitty, non... ce n'est pas cela que je voulais dire... au contraire.

MISTRISS BARNETT.

N'est-ce pas vous qui, ce matin, me pressiez de terminer si vite ?

TOBIE.

Sans doute... mais, ce matin, je ne croyais pas que ce mariage... on ne saurait trop réfléchir.

MISTRISS BARNETT.

Qu'entends-je ?.. réfléchir... Est-ce bien vous !

TOBIE.

Non, non... je veux dire... (A part.) Diable m'emporte si je sais comment me tirer de là.

MISTRISS BARNETT.

M'expliquerez-vous ?

TOBIE.

Voilà... Ce matin, vous me parliez d'un certain M. Plum... plum... je ne sais pas très bien son nom.

MISTRISS BARNETT.

Le brasseur ?

TOBIE.

Oui... ce pauvre brasseur qui devait vous épouser.

MISTRISS BARNETT.

Stephen Plumpuff... Oh ! il ne me convient

plus... D'ailleurs, un brasseur, est-ce que ça a le temps d'être sensible ?

TOBIE.

Il avait bien celui d'être jaloux.

MISTRISS BARNETT.

Raison de plus... je n'aime pas les jaloux.

TOBIE, à part.

Ah ! elle n'aime pas... (Haut.) C'est que j'avais oublié de vous prévenir... j'ai le malheur d'être excessivement jaloux... oh ! la jalousie... c'est ma nature... c'est mon essence... je suis jaloux... comme un Flamand de Bruges.

MISTRISS BARNETT.

C'est bon à savoir... et quand vous serez mon mari... je vous corrigerai.

TOBIE.

Je ne crois pas.

MISTRISS BARNETT.

J'en suis sûre... et si vous voulez, dès demain, nous pourrions essayer.

TOBIE.

Dès demain !..

MISTRISS BARNETT.

Eh bien !.. vous n'êtes pas enchanté... vous ne me remerciez pas... vous ne tombez pas à mes genoux.

TOBIE.

Si fait... si fait... je suis dans la joie... dans le saisissement... (Faisant un pas.) Je crois que je ferais bien d'aller prendre l'air.

MISTRISS BARNETT.

Avec moi... je le veux bien... je profiterai de notre promenade pour vous présenter à votre nouvelle famille et à tous nos amis.

TOBIE.

Non... non... décidément, j'aime mieux rester... Voyez-vous, Kitty... aujourd'hui, je ne vous ferais pas honneur... je ne jouis pas de tous mes avantages... demain, je ne dis pas... demain... après-demain... ou la semaine prochaine.

MISTRISS BARNETT.

Plaft-il ?

TOBIE.

Dans ce moment... Je ne sais pas ce que j'éprouve... un éblouissement... un vertige... le bonheur... j'ai besoin de me rasseoir... j'ai besoin d'être seul... chère Kitty... je vous aime beaucoup... infiniment... et vous serez ma femme... (A part.) Allons faire nos paquets.

(Il rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XI.

MISTRISS BARNETT, puis DINAH.

MISTRISS BARNETT, seule.

Qu'est-ce que cela veut dire !.. si j'y comprends un mot... lui qui semblait si amoureux... si empressé... oh ! les hommes... les hommes !.. et l'on prétend que les femmes sont capricieuses.

DINAH, entrant.

Ah ! c'est vous... Mistria... où donc est sir Arthur ?

MISTRISS BARNETT, avec humeur.

Je ne sais.

DINAH.

Ne le verrai-je donc pas encore aujourd'hui ?

avant de quitter cette maison ?.. Je voudrais lui exprimer toute la joie dont mon cœur est rempli... il m'aime, entendez-vous... il m'aime... il me l'a dit.

MISTRISS BARNETT.

Il vous l'a dit... je crois bien... mais...

DINAH.

Mais... mais !.. achevez... douteriez-vous de mon Arthur ?

MISTRISS BARNETT.

Tous les hommes sont des monstres... et à coup sûr, il ne vaut pas mieux que les autres.

DINAH.

Oh ciel... qu'y a-t-il donc encore ?.. me tromperait-il ?

MISTRISS BARNETT.

Pauvre enfant !.. Au fait... c'est pour votre bien... et d'ailleurs... je ne saurais y tenir davantage... je suis furieuse.

DINAH.

Contre Arthur ?

MISTRISS BARNETT.

Contre tous les hommes... Oh ! si j'en tenais un !

DINAH.

Mais Arthur ?.. Arthur ?

MISTRISS BARNETT.

Eh bien... apprenez... c'est un secret, au moins... j'avais promis de n'en rien dire... mais entre femmes... ça n'ira pas plus loin... n'est-ce pas ?

DINAH.

Mais parlez donc... j'attends.

MISTRISS BARNETT.

Depuis son séjour à Berwick, sir Arthur mène une conduite exemplaire, on ne lui connaît aucune intrigue blâmable... mais il y a là, dans ce cabinet...

DINAH.

Dans ce cabinet ?..

MISTRISS BARNETT.

Un portrait de femme.

DINAH.

De femme !..

MISTRISS BARNETT.

Oui, celui d'une grande dame qu'il a connue à Londres.

DINAH.

A Londres !.. (Elle s'avance vers le cabinet.) Cette porte est fermée.

MISTRISS BARNETT.

Et avec soin... je vous en réponds... sir Arthur en a la clé... et personne n'y entre que lui... moi, qui vous parle, je n'y suis jamais entrée.

DINAH.

Ainsi, il me trompait !..

MISTRISS BARNETT.

Ils sont tous de même.

Acte de la Double celette.

Nous avons trop de faiblesse ;
Ces messieurs le savent bien.
Mais pour avoir leur tendresse
Il faut ne leur passer rien ;
Avec eux, être coquettes,
Nous moquer de leurs desirs,
Toujours leur parler toilettes

En réponse à leurs soupirs.
 Oui, oui, grâce à ce manège habile,
 On les rend doux et soumis.
 Eh ! mon Dieu, c'est bien facile...
 Et surtout... c'est bien permis.

Adieu, mon enfant, du courage... je vais attendre mon infidèle. (Elle sort.)

SCÈNE XII.

DINAH, seule.

Senle ! (Elle regarde autour d'elle, puis se précipite vers la porte, qu'elle secoue avec violence.) Impossible !.. Ah !.. (Elle saisit son poignard et essaie de faire sauter la serrure.) O mon Dieu !.. donne moi la force nécessaire... elle cède... encore un effort... Ah !.. (Elle pousse la porte, regarde avec égarement dans le cabinet, demeure quelques instans stupéfaite, puis s'écrie avec une amertume profonde.) Qu'elle est belle !.. (Pleurant.) Malheureuse ! il est donc vrai... tout est fini pour moi... O Arthur !.. Arthur !.. comme tu m'as trompée... Du bruit !.. c'est lui, sans doute... il vient pour la voir... pour lui porter le tribut de son adoration... infâme... tu ne jouiras pas plus longtemps de ton odieuse trahison. (Elle entre dans le cabinet dont la porte se referme.)

SCÈNE XIII.

ARTHUR, TOBIE.

(Ils sortent tous deux vivement de la porte de gauche ; Tobie tient une lettre à la main.)

TOBIE.

Ainsi, tout est prêt pour notre départ ?..

ARTHUR.

Oui, des chevaux nous attendent dans la rue voisine... toi, descends... et remets à un valet de l'hôtel ce que nous devons à mistress Barnett.

TOBIE.

Sans oublier cet adieu éloquent que je viens de tracer pour elle.

ARTHUR.

Pendant ce temps... j'achève d'enlever ce qui nous appartient... et d'abord ce portrait bien aimé dont la vue m'a tant de fois consolé de l'absence.

TOBIE.

Prends-en bien soin... c'est mon chef-d'œuvre.

ARTHUR.

Belle recommandation... Cours vite, je t'attends.

TOBIE.

Pauvre Kitty... quel coup de poignard pour elle ! (Il sort.)

SCÈNE XIV.

ARTHUR, puis DINAH.

ARTHUR, d'abord seul.

La nuit approche... tant mieux... Dinah ne me verra pas partir... et je pourrai dérober à sa ja-

louse surveillance ce portrait que n'a jamais souillé un profane regard... (Il va pour mettre la clé dans la serrure.) Ciel !.. ouverte !.. quel soupçon... (Il pousse la porte.) Dinah !

DINAH, paraissant sur le seuil, pâle et le poignard à la main.

Oui... Dinah !.. qui vient de se venger... vois ce portrait... l'objet de ton culte.

ARTHUR.

Mutilé !.. malheureuse !.. qu'as-tu fait ?..

DINAH.

Ce que je n'ai pu accomplir sur celle dont l'image était là... sur ta maîtresse, Arthur.

ARTHUR, d'un air sombre.

Dinah !..

DINAH.

Ah ! tu as cru qu'une pauvre fille... une misérable Égyptienne ne valait pas tant de façons... de la part d'un beau gentilhomme... elle plait, on la prend... on se laisse aimer... on souffre son dévouement, ses caresses... et quand elle a cessé de plaire... on lui dit : Va-t'en... puis l'on court porter son amour à une autre femme... mais la pauvre Égyptienne sait aussi ce que c'est qu'une injure... elle ne se laisse pas chasser pour une autre maîtresse... et une fois qu'on l'a aimée... c'est pour la vie, mon beau gentilhomme.

ARTHUR, avec une colère concentrée.

Dinah !

DINAH.

Va... va... je te devine... traître... tu aimes cette femme... mais je la connais maintenant... et je serai toujours entre vous, fussiez-vous au pied des autels !

ARTHUR.

Insensée !

DINAH.

Je suis pauvre, méprisée, seule contre toi, contre tous ; mais je suis Dinah l'égyptienne, et je porte un poignard à ma ceinture.

ARTHUR, passant devant elle avec dédain.

Tu me fais pitié.

DINAH, se jetant au-devant de lui.

Non, tu ne sortiras pas.

ARTHUR.

Et qui m'en empêcherait ?

DINAH.

Moi.

ARTHUR, saisissant le bras de Dinah, et lui arrachant son poignard qu'il jette au loin.

Imprudente !.. sais-tu bien que cette lutte est inégale... et que je ne te pardonnerai jamais le crime dont tu t'es rendue coupable.

DINAH.

Un crime.

ARTHUR.

Oui... car cette femme dont tu as déchiré le portrait n'est pas ma maîtresse... il n'y a entre nous d'autres rapports que ceux qui existent entre un mortel et la divinité qu'il adore sans la connaître.

DINAH.

Est-il vrai... Arthur ?

ARTHUR.

Laisse-moi... malheureuse, tu viens de placer entre nous une barrière infranchissable... Dinah, livre-moi passage.

DINAH.

Jamais... jamais.

ARTHUR.

Je saurai bien t'y forcer, moi...
(il la prend par le bras et la repousse ; elle va tomber loin de lui en poussant un long cri.)

DINAH.

Ah ! (Elle s'évanouit.)

ARTHUR.

Dinah!.. grand Dieu!.. qu'ai-je fait?.. (Il se met à genoux auprès d'elle.) Évanouie... du secours... reviens à toi... elle ne m'entend pas... mon Dieu... mon Dieu!.. que faire? Dinah!.. (Il essaie de la rappeler à la vie.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, TOBIE, accourant.

TOBIE, à lui même.

Le poulet est parti... la bombe va éclater... sauve qui peut... Arthur!.. Arthur!.. ah! te voilà... Que diable fais-tu là?

ARTHUR.

Tu le vois... mon ami... cette pauvre Dinah.

TOBIE.

Encore un accroc... c'est fait pour nous... je ne risque rien, Kitty va m'arracher les yeux.

ARTHUR, avec jolie.

Ah! je sens son cœur battre... Elle revient à elle.

TOBIE, au fond.

On monte l'escalier.

ARTHUR.

Elle est sauvée!..

TOBIE.

Sauvons-nous.

(Il sort par la gauche.)

ARTHUR.

Dinah! que le ciel te protège.

(Il sort à la suite de Tobie.)

SCÈNE XVI.

DINAH, CROBBY.

(Dinah revient lentement à elle; Crobby paraît au fond, la nuit vient peu à peu.)

CROBBY.

Maitresse... maitresse... où est elle?.. et sir Arthur que je devais retrouver ici... à la nuit tombante... j'ai eu tant de peine à m'échapper... ce Kaled à l'instinct de la haine... il m'a suivi, peut-être... mais j'ai fait tant de détours... il aura perdu ma trace... Mais où donc est elle!.. Dinah!.. Dinah!..

DINAH, prêtant l'oreille.

Qui m'appelle?..

CROBBY.

Ah! c'est sa voix... c'est elle... ah! malheur!.. malheur... Qu'est-il arrivé... bonne petite maitresse, c'est le vieux Crobby.

DINAH.

Crobby... c'est toi... toi ici, comment se fait-il?.. ah oui! je me souviens... il était là tout à l'heure... il m'aimait... il m'avait rendu sa tendresse,

CROBBY.

Que dit-elle?.. sa raison s'égare.

DINAH.

Non... non... je ne mens pas... vois-tu, mon vieux Crobby, il était là, te dis-je, lui, Arthur, auprès de moi... et tout-à-coup une porte... une figure de femme... ah! mon Dieu, mon Dieu!.. malheureuse!.. je sais tout maintenant... il ne m'aime plus... il me l'a dit... Arthur... Arthur... où est-il?..

CROBBY.

Arthur... qu'entends-je?

DINAH.

Crobby, tu sais où il se cache... dis-le-moi par pitié... Arthur... Arthur...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MISTRISS BARNETT, accourant une lettre ouverte à la main.

MISTRISS BARNETT.

Parti avec l'ingrat... partis tous deux.

DINAH.

Parti... c'est impossible.

MISTRISS BARNETT.

Comment... c'est impossible... en voulez-vous la preuve... je la tiens malheureusement... et tenez... (Poussant la porte de la chambre de Tobie.) Plus personne... et cette lettre, tracée de la main du perfide.

DINAH.

Et où va-t-il maintenant.

MISTRISS BARNETT.

A Londres... Quelle indignité... moi qui avais déjà fait mes invitations de noce... Eh! mais... ce pauvre Stéphen Plumpuff... est-ce heureux que je ne lui aie pas donné son congé, ce matin... dès demain, il sera mon mari.

(Elle sort rapidement.)

SCÈNE XVIII.

DINAH, CROBBY.

CROBBY.

Que signifie?..

DINAH.

Parti pour Londres... c'est là qu'il doit la retrouver... moi qui l'ai tant aimé... moi qui aurait donné mon sang, ma vie, pour conserver sa tendresse.

CROBBY, qui l'a écoutée avec anxiété.

Qu'ai-je entendu?.. déshonorée... elle... l'enfant d'une noble famille... l'héritière d'un grand nom... Fille des Norris... est-il vrai que tu aies donné ton amour à cet homme?

DINAH.

Crobby... est-ce un songe... quel langage... Le pauvre idiot!..

CROBBY.

Le pauvre idiot a rejeté son masque, et en ce moment solennel... à la face de Dieu qui l'entend... le voit... et le juge... Il jure que Dinah l'égyptienne, sauvée dans son enfance et par les soins d'un vieux serviteur... d'une mort horrible... inévitable... n'est autre que lady Lucy

Norris... fille de Henri Norris, duc et pair d'Angleterre.

DINAH.

Oh! une telle espérance... Et pourtant... cet accent de vérité... non, cet homme ne ment pas. (En ce moment Kaled parait au fond et s'arrête sur le seuil de la porte.)

DINAH, continuant.

Et si cela était... je serais autant qu'Arthur... plus que lui, peut-être... et je pourrais obtenir une éclatante réparation.

CROBBY.

Oui, réparation... car la reine Élisabeth d'Angleterre ne saurait refuser d'entendre la fille d'un homme qui est mort innocent pour l'amour de sa mère.

DINAH.

Et la reine Élisabeth ferait justice?.. Oh!.. les preuves... les preuves de ma naissance.

CROBBY.

Elles sont là, dans cette boîte que j'ai su dérober à la vigilance de Kaled, et dont la reine brisera seule le cachet.

DINAH.

Là dis-tu?.. là... les preuves de ma naissance... Ah! maintenant, partons.

CROBBY.

Fille des Norris... où faut-il vous conduire?

DINAH.

A Londres... aux pieds de la reine Élisabeth.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, KALED.

(Il s'avance tout-à-coup, et arrache la boîte des mains de Crobby.)

KALED.

A Londres... Dinah l'égyptienne, tu n'iras pas sans moi.

DINAH ET CROBBY, stupéfaits.
Kaled!..

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Halte de chasse dans la forêt de Richmond.

SCÈNE I.

KALED, DÉBORAH, ÉGYPTIENS.

(Halte de nuit des Égyptiens, qui sont tous couchés sous les arbres.)

CHOEUR, à voix basse.

Aux nouveaux de M. Edmund Langlois.

Quand le jour va paraître,
Nos dangers vont renaitre.
Restons cachés au fond des bois;
Veillons tous en silence,
Et que, de la prudence,
Chacun de nous suive les lois.

KALED, étalant devant lui les titres qu'il a tirés de la boîte de Crobby.

Comtesse de Norris... noble, puissante!.. Tout cela est vrai... et Dinah m'échappe! Mais nos éclaireurs tardent bien à revenir... seraient-ils enfin sur les traces des fugitifs?

DÉBORAH.

Eh bien! Roi d'Égypte, sur laquelle de nos jeunes filles vas-tu maintenant laisser tomber tes regards? Plus d'une sera fière de l'amour de son roi.

KALED.

Amour que l'orgueilleuse a dédaigné... mais si je l'ai aimée, Déborah, un autre sentiment règne à présent dans mon cœur: le désir de la vengeance.

DÉBORAH.

Tu oublies qu'elle n'est plus en ta puissance. Depuis trois jours, elle et Crobby, trompant ta

surveillance, ont cherché dans la fuite une sauvegarde contre ton ressentiment.

KALED.

Avec quel courage, quelle persévérance, ce vieillard a soutenu le rôle qu'il s'était imposé! Mais, patience... s'ils retombent jamais entre mes mains... et l'occasion, je l'espère, viendra s'offrir plus tôt qu'ils ne pensent...

DÉBORAH.

Que veux-tu dire?

KALED.

A Berwick, dans cet hôtel où je surpris Crobby, divulguant à Dinah le secret de sa naissance, je les arrérai au moment où ils se préparaient à partir pour Londres, et à aller demander à la reine Élisabeth la restitution des titres et de la fortune du père de Dinah.

DÉBORAH.

Eh bien?..

KALED.

Eh bien! ne comprends-tu pas que voilà pourquoi, aussitôt après leur fuite, nous nous sommes dirigés en toute hâte sur Londres, et que, là, apprenant que la Reine était à Richmond, nous sommes partis pour cette résidence avec la même promptitude.

DÉBORAH.

Ton plan est hardi, mais dangereux... Sais-tu si Crobby et Dinah ne se sont pas jetés déjà aux pieds de la Reine?.. et alors...

KALED.

Que m'importe?.. Crois-tu donc qu'Élisabeth posera une couronne de comtesse au front d'une jeune fille, sur la foi d'un vieux rago.

teur?.. Il faudrait des preuves, et il n'en a pas.

DÉBORAH.

Qu'en sais-tu?

KALEB, lui montrant les papiers.

Les voici, ces preuves; je les détruirai, quand la comtesse de Norris sera l'épouse de Kaleb le vagabond. Mais, écoute... un bruit de pas dans la forêt... Alerte, frères, tenons-nous sur nos gardes!.. Ah! c'est Grizel. Eh bien, quoi de nouveau?.. Tu les as vus?

GRIZEL.

Un peu... et la preuve, c'est que j'ai couché à la porte de l'hôtel où ils ont passé la nuit. Ils arrivent de Londres, et, dans quelques instans, ils seront à la résidence.

KALEB.

Cette bonne nouvelle te vaudra récompense, frère.

GRIZEL.

Ah! je dois aussi t'annoncer que la reine Elisabeth, avec toute sa cour, chasse ce matin à Richmond, et que les officiers du palais parcourent déjà la forêt.

KALEB.

Frères, évitons leurs regards. Vous savez que les ordres contre nous sont plus sévères que jamais, depuis l'avénement de la reine Elisabeth.

BINGO.

J'aperçois quelqu'un là-bas... sous les arbres.

KALEB.

Eh vite! dispersons-nous dans la forêt... Bingo, Grizel, vous seuls me suivez.

DÉBORAH.

Bonne chance, frère!

REPRISE DU CHOEUR.

Quand le jour va, etc.

[Ils sortent tous en silence.]

SCÈNE II.

(Le jour vient peu à peu.)

TOBIE, seul, entrant en lisant une lettre.

« Forêt de Richmond, au rendez-vous de « chasse. » Si je ne m'abuse, je suis dans la forêt de Richmond... du moins, je suis dans une forêt. Mais le rendez-vous de chasse, comment le trouver? Voyons, récapitulons: Hier matin, le colonel Arthur et moi, nous arrivons à Londres; Arthur reçoit l'ordre d'aller prendre son service à Richmond... bien... il me quitte et s'en va... très bien... mais à peine est-il parti, que, moi-même, je reçois... non pas un ordre... mais un ravissant petit poelet, par lequel on me prie de me trouver ce matin au rendez-vous de chasse de la forêt de Richmond. Quelle peut être la main qui a tracé ces délicieuses pattes de mouches? A coup sûr, ça doit être une femme... qui sait?.. mon inconnue de Windsor!.. justement, la cour est à Richmond... Cependant... ce rendez-vous au milieu des bois... qu'est-ce que cela veut dire?

Ain de la Haine d'une femme.

Écho, réponds-moi, je t'en prie,

Est-ce une dame de la cour?

Est-ce un démon? est-ce un génie?

De moi tu te ris à ton tour.

Voilà, sans doute, les merveilles

Qui recommencent en ces lieux,

Surnaturelles, sans pareilles.

Eh bien, soit! Ouvrons les oreilles,

Et, sans crainte, fermons les yeux...

Attendons, et fermons les yeux.

(Ti s'assied sur un banc de verdure et relit son billet.)

SCÈNE III.

TOBIE, DINAH, CROBBY.

(Dinah marche avec peine et en s'appuyant sur Crobby.)

CROBBY.

Appuyez-vous sur moi, maîtresse; nous touchons au but... et le vieillard a retrouvé toutes ses forces pour vous y conduire.

DINAH.

Sommes-nous loin encore?

CROBBY.

D'ici, on peut voir les tourelles de la résidence royale.

DINAH.

Ah! enfin... mais réussissons-nous?

CROBBY.

Espérez, maîtresse... Elisabeth vous rendra justice.

DINAH.

Te l'avouerai-je, ami... au moment d'accomplir notre vengeance, j'ai peur pour lui. Ah! s'il pouvait me rendre son amour...

CROBBY.

Il est trop tard, Madame, et vous n'avez plus droit d'exiger que son nom.

DINAH.

Oui, mon devoir et l'honneur l'ordonnent... Allons trouver la Reine.

TOBIE, de l'autre côté, relisant son billet.

Plus je relis ce mystérieux billet... et moins je devine... (Se levant.) Allons, cherchons le rendez-vous de chasse. (Il aperçoit Crobby et Dinah.) Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?... c'est le diable.

DINAH, apercevant Tobie.

Tobie!.. (Courant à lui.) Arthur est à Richmond?

TOBIE, montrant son billet.

Ah! mon Dieu! c'était un guet-apens!

DINAH.

Vous ne répondez pas?

TOBIE.

Si fait, si fait... mais vous lui avez sans doute, comme à moi, adressé un faux avis, pour l'attirer traîtreusement dans cette forêt.

DINAH.

Un faux avis...

TOBIE.

Le voilà, cet infâme billet. Allez, vous faites-là un joli métier... Et moi, qui croyais que c'étaient nos deux inconnues de Windsor...

DINAH.

Qu'ai-je vu?... ce billet, ce rendez-vous... Le ciel me seconde... et je le tiens cette fois. Maître Tobie, ce billet n'est pas de moi.

TOBIE.

Allons donc.

DINAH.

Il n'est pas de moi, vous dis-je ; mais rappelez-vous que si un mot, un seul mot apprenait à sir Arthur notre rencontre...

TOBIE.

Cela suffit, bouche close... je le jure... sur la tête de ce vieillard.

DINAH.

Maintenant, Crobby, viens, suis-moi.

CROBBY.

A Richmond, n'est-ce pas, maîtresse ?

DINAH, hésitant.

Oui, à Richmond.

ENSEMBLE.

Aria : Quel mystère. (Pierre Lerouge.)

En vous j'ai confiance ;

Oui, prenez de notre

Mais de votre présence,

Si l'on a connaissance,

Qu'un mot ^{vous} _{me} soit fatal !

(Dinah sort avec Crobby.)

SCÈNE IV.

TOBIE, puis ÉLISABETH et LADY LOVE.

TOBIE, seul.

Comment, comment!.. ce billet n'était pas d'elle?.. mais qui donc, alors... Hein? qu'est-ce que je vois là?.. deux grandes dames qui se dirigent de ce côté. Je ne me trompe pas; ce sont elles... Je reconnais la petite. Tant de bonheur!.. je n'y vois plus... mes genoux fléchissent.

ÉLISABETH, entrant, suivie de quelques pages.

Aux pages.

Que la chasse continue sans moi... Le rendez-vous général est ici... à ce carrefour de la forêt. Allez !

(Une partie des pages sort ; l'autre reste dans le fond.)

LADY LOVE.

Eh quoi, Madame, vous voulez ?

ÉLISABETH.

Tais-toi, Love... les insipides protestations de ce marquis de Frias me fatiguent. Si le roi Philippe d'Espagne aspire à l'honneur de devenir mon époux, il devrait au moins choisir un représentant plus aimable.

LADY LOVE, apercevant Tobie.

Ah ! Madame...

ÉLISABETH, bas.

C'est lui, n'est-ce pas?.. Crois-tu qu'il te reconnaisse ?

LADY LOVE, avec chaleur.

Oh ! oui, Madame.

TOBIE, à part.

C'est sa voix si douce que j'entends. Allons, Tobie, du courage. (Il va à leur rencontre et salue.) Mesdames, j'ai bien l'honneur... (A part.) Plus charmante encore.

LADY LOVE, émue.

Monsieur ?

TOBIE.

Mesdames, pourriez-vous m'indiquer le rendez-vous de chasse ?

ÉLISABETH.

Vous y êtes, Monsieur.

TOBIE.

Ah ! j'y suis... Mais, alors, c'est donc vous qui ?

ÉLISABETH.

Monsieur...

TOBIE.

Ah ! pardon, mille fois pardon. (A part.) Diable... de la prudence. (Haut.) Ces dames sont sans doute attachées à la cour de notre jeune et belle souveraine.

ÉLISABETH.

Jeune et belle... Vous connaissez la reine Elisabeth ?

TOBIE.

Je ne l'ai jamais vue.

ÉLISABETH, à part.

Ah !

TOBIE.

Mais sa réputation...

LADY LOVE.

Et elle la mérite, Monsieur.

ÉLISABETH.

Love...

TOBIE.

J'en fais mon compliment à la Reine ; mais, dans toute l'Angleterre, je n'ai point encore rencontré deux femmes dont les attraits puissent se comparer à ceux des divinités mystérieuses qui nous sont apparues dans le parc de Windsor.

LADY LOVE.

Comment, vous n'avez pas oublié?..

TOBIE.

Il y a des souvenirs qui ne s'effacent jamais. Non, je n'ai point oublié celle qui ne m'a dit qu'un seul mot : Espoir. (A Elisabeth.) Et sir Arthur, Madame, se souvient aussi de celle qui le prit sous sa protection, et qui lui dit : Allez, sir Arthur ; de près comme de loin, je veille sur vous.

ÉLISABETH.

Serait-il vrai ?

TOBIE.

Lui vous oublier... lui qui, des journées entières, restait seul enfermé dans un sanctuaire sacré... le regard fixé sur la toile où mon tableau avait retracé pour lui votre image chérie. Ah ! que n'est-il là pour vous l'attester lui-même... Je serais heureux maintenant si l'ami qui fut de moitié dans ma misère pouvait être de moitié dans mon bonheur.

ÉLISABETH.

Bientôt, je l'espère, sir Arthur verra que sa protectrice n'a pas oublié la parole qu'elle lui a donnée dans le parc de Windsor...

TOBIE.

Mais qui donc êtes-vous, Madame ?

ÉLISABETH.

Moi ?

LADY LOVE.

Madame !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARMADUCK, SEIGNEURS ET CHASSEURS.

MARMADUCK, aux seigneurs.

Venez, Milords, venez joindre votre voix à la mienne. (Apercevant Élisabeth.) Ah! Madame! une telle imprudence... que va penser le roi d'Espagne, sur le compte de Votre Majesté?

TOBIE.

Majesté!.. C'est la reine... Ah! grand Dieu! (Il va pour se mettre à genoux.)

ÉLISABETH, bas en l'arrêtant.

Silence! maître Tobie.

MARMADUCK.

Pardonnez à ma franchise... mais un pareil oubli d'étiquette...

ÉLISABETH.

De grace, Milord, laissons là l'étiquette... Tous nos chasseurs sont-ils au rendez-vous?..

MARMADUCK.

Excepté le marquis de Frías, l'ambassadeur du roi d'Espagne, qui court, en ce moment, par monts et par vaux, pour retrouver la future épouse de son maître...

TOBIE, à part.

La Reine se marie...

ÉLISABETH.

Il suffit... C'est ce lieu, je crois, que j'ai désigné pour notre collation du matin... Tous vos préparatifs sont-ils faits?..

MARMADUCK.

Quelques minutes suffiront pour dresser la tente de Votre Majesté...

ÉLISABETH.

C'est bien... allez.

(Marmaduck s'incline et va faire dresser, sur un des côtés du théâtre, une tente, dont l'entrée seule est visible et se ferme à l'aide de draperies.)

TOBIE, tout tremblant.

Votre Majesté voudra-t-elle oublier les paroles indiscretes que j'ai osé prononcer devant elle... j'étais si loin de penser...

ÉLISABETH.

Rassurez-vous... la Reine vous pardonne... Maître Tobie, vous savez qui je suis... mais que sir Arthur Nevil n'apprenne pas de votre bouche que l'inconnue de Windsor n'est autre qu'Élisabeth d'Angleterre.

TOBIE.

Ah! Madame, je me garderai bien de lui apprendre une vérité qui va détruire ses illusions de bonheur.

ÉLISABETH, à part.

La raison d'état le défend... mais, moi, ne suis-je pas reine toute puissante, et si je veux... (Haut.) Maître Tobie, nous vous attachons à notre royale personne... vous occuperez, auprès de moi, la place qu'occupait, auprès du roi mon père, votre illustre maître, Jean Holbein.

TOBIE.

Premier peintre de Votre Majesté!.. Ah! grande Reine... (Bas.) Ce n'est pas possible... je rêve... je suis dans le quinzième ciel... je suis dans le paradis de Mahomet.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, un papier à la main.

C'est ici, sans doute...

ÉLISABETH, l'apercevant.

Sir Arthur!..

TOBIE, courant à lui.

Ah! mon ami... arrive donc... si tu savais... encore des prodiges!.. encore des merveilles!

ARTHUR.

Qu'est-ce donc?

TOBIE.

Apprends...

LADY LOVE, bas.

Pas un mot de plus.

TOBIE.

C'est juste!.. je... je... Enfin, regarde.

ARTHUR.

Ciel!.. vous ici, Madame.

TOBIE.

Juste comme moi.

ARTHUR.

Ce n'est point un songe... je vous revois enfin... cet ordre de la Reine qui m'appelaient auprès d'elle, au rendez-vous de la chasse... c'est par vos soins... Ah! quel bonheur j'éprouve!

ÉLISABETH, à part.

Et moi! (Haut.) Sir Arthur, vous avez sans doute bien des reproches à m'adresser... un si long oubli, depuis un an que je vous avais promis ma protection...

ARTHUR.

J'attendais, Madame...

ÉLISABETH.

Et vous vous êtes dit, sans doute, que mon pouvoir ne s'était pas étendu aussi loin que mes désirs... Sir Arthur, recevez mes remerciemens, pour n'avoir jamais douté de ma parole.

ARTHUR.

Et vous, Madame... recevez ceux du pauvre gentilhomme, pour avoir éclairé son existence comme un phare protecteur qui guidait chacun de ses pas... chacune de ses pensées vers un but lointain, mais assuré...

TOBIE, à part.

S'il savait à qui il parle.

ARTHUR.

Mais de grace, Madame, daignez enfin accorder à mes vœux la faveur que j'attends depuis si long-temps : votre nom... Madame... votre nom... que je sache si le mien n'en est pas indigne...

TOBIE, à part.

Ah! le malheureux!..

ARTHUR.

Que je sache si l'amour le plus ardent et le plus pur peut aspirer à la plus douce des récompenses.

ÉLISABETH.

Sir Arthur... (A part.) Comme sa voix m'émeut et me touche.

LADY LOVE, à part.

Que va-t-elle faire?

ARTHUR.

Eh quoi!.. vous hésitez... Faut-il que je tombe à vos pieds.

Arthur!

ÉLISABETH.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARMADUCK, SEIGNEURS
et PAGES.

MARMADUCK, sortant de la tente.

Le repas est dressé... on n'attend plus que
Votre Majesté.ARTHUR, reculant et tombant à genoux.
La Reine!... Ô mon Dieu!

TOBIE, à part.

Encore comme moi!

MARMADUCK.

Qu'est-ce que vois là... et que signifie?

ÉLISABETH.

A genoux devant moi... sir Arthur... En
effet... c'est à genoux qu'un noble gentilhomme
reçoit une faveur de sa souveraine... (Elle dé-
tache de son cou un collier d'ordre et le passe au-
tour de celui d'Arthur.) Comte Arthur Nevil, soyez
donc mon chevalier... Et puisque la Reine vous
a prié à son rendez-vous de chasse, il est juste
qu'elle achève de vous en faire les honneurs...
Votre main; comte Arthur.

TOBIE, à part.

Encore un coup de baguette.

ÉLISABETH.

Venez prendre place à côté de moi à ce
banquet.

MARMADUCK.

Est-il possible... l'étiquette... Mais Votre Ma-
jesté...

ÉLISABETH, sans lui répondre.

Lady Love, acceptez la main de maître Van-
Orlay, mon peintre.

MARMADUCK.

Ma nièce!... Ah! j'étouffe... je suffoque... Où
allons-nous... grand Dieu!... où allons-nous?..

CHŒUR GÉNÉRAL.

Aux nouveaux de M. E. Langlois.

Rendons hommage à notre Reine,
Que Richmond possède à son tour,
Et qui tous, ici, nous enchaîne
Par sa clémence et son amour.

(Tout le monde entre dans la tente, deux gardes se placent à
l'entrée.)

SCÈNE VIII.

DINAH; CROBBY.

CROBBY.

Maîtresse, vous vous serez trompée.

DINAH.

Oh! non, c'est bien lui que j'ai aperçu, il n'y
a qu'un instant, traversant la forêt... il m'a sem-
blé lire sur son visage tout l'orgueil d'un amant
heureux... et dans ce moment, sans doute, il est
dans la tente de la Reine... assis auprès de ma
rivale... Oh! Crobby, viens, suis-moi, que je le
confonde en présence de toute la cour.

CROBBY.

Modérez-vous, maîtresse... calmez cette agi-

tion, qui ne vous permettrait pas de paraître en
présence de Sa Majesté.

DINAH.

Va, ne crains rien... je saurai me contenir...
Mais viens donc!

(Elle l'entraîne vers l'entrée de la tente; les gardes
présentent leurs hallebardes.)

CROBBY.

Impossible de forcer la consigne... Mais tous
les seigneurs qui accompagnaient Sa Majesté à
la chasse ne sont pas dans cette tente... l'un
d'eux peut-être voudra bien nous faire pénétrer
jusqu'à la Reine.

DINAH.

Mon bon Crobby... va... moi, je reste ici...
(A part.) S'il allait sortir! (Haut.) Va, mon vieil
ami... et reviens vite.

CROBBY.

Ne vous éloignez pas. (Il sort.)

DINAH, seule.

M'éloigner...! Oh! je m'en garderai bien.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, KALED.

KALED, sortant tout-à-coup de la forêt, saisit
le bras de Dinah.

Dinah!

DINAH.

Kaled!

KALED.

Dinah! sais-tu quel est le châtiment de l'é-
gyptienne qui abandonne sa tribu?

DINAH.

Que veux-tu? laisse-moi, va-t'en.

KALED.

Sais-tu bien que l'arrêt que mes frères ont
porté contre toi est un arrêt de mort.

DINAH.

Et toi, tu t'es chargé de l'exécution.

KALED, mettant la main à son poignard.

Dinah!... mais ce n'est pas un messager de
mort qui vient à toi... c'est un homme qui t'aime
et qui veut te sauver... Enfant, reviens au mi-
lieu de nous... et Kaled... Kaled, le premier de
tes esclaves, mettra à tes pieds des trésors qui
feraient envie à la reine Elisabeth...

DINAH.

Kaled, je n'oublierai jamais la protection
fraternelle dont tu m'as entourée... mais je ne
dois, je ne puis te suivre... car ce n'est plus à
Dinah l'égyptienne que tu parles.

KALED, riant.

C'est juste, comtesse de Norris, va donc mon-
trer à Elisabeth tes titres de noblesse.

DINAH.

Ah! c'en est trop! va-t'en, laisse-moi, ou
j'appelle ces gardes... eux, du moins, ils me
protégeront.

KALED.

Soit... Adieu, ma sœur... mais écoute bien
mes dernières paroles... Si, dans une heure, tu
ne m'as pas rejoint, ce n'est pas sur toi que
tombera ma vengeance, mais sur ton amant.

DINAH.

O ciel!

KALED.

Tu m'as entendu... la vie d'Arthur Nevil est entre tes mains.

DINAH.

Kaled... oh ! pitié !..

KALED.

Au revoir, comtesse de Norris... Dans une heure, je vous remettrai vos titres de noblesse. (Il sort précipitamment.)

SCÈNE X.

MARMADUCK, ARTHUR, LA REINE, LADY LOVE, TOBIE, DINAH, PAGES, COURTI-SANS, ETC.

DINAH, seule.

Dans une heure... dans une heure, m'a-t-il dit, ou Arthur... il l'assassinerait... comment le sauver... oh ! j'arriverai jusqu'à lui... Mais ce soldat... Eh bien ! qu'il me tue... mais que je sauve Arthur. (Elle se dirige vers la tente dont, en ce moment, les draperies se soulèvent : la Reine paraît donnant la main à Arthur et suivie de toute la cour.) Cette femme !.. ah ! mon Dieu !.. ce portrait... oui, c'est elle... mon cœur me dit que mes yeux ne me trompent pas... Ah ! mon poignard a déchiré son image... et maintenant... (Elle tire son poignard et va pour se précipiter sur la Reine.)

MARMADUCK, sortant de la tente et annonçant.
La Reine !

DINAH.

La Reine !.. malheureuse !

(Elle laisse tomber son poignard.)

REPRISE DU CHOEUR.

Rendons hommage, etc.

ÉLISABETH.

Comte Arthur, pendant que nous allons poursuivre notre chasse, vous qui n'y êtes pas préparé, retournez à Richmond, avec votre ami. Dans une heure, ici, que des chevaux nous soient amenés... j'accepterai votre main pour rentrer à la résidence... et là, vous connaîtrez mes intentions à votre égard. (Lui tendant la main.) Allez... (Arthur l'effleure de ses lèvres.)

LADY LOVE, à Tobie,

A bientôt.

TOBIE, à part, lui baisant la main.

Est-ce heureux que je n'aie pas épousé Kitty Barnett.

(Il sort avec Arthur.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté ARTHUR et TOBIE.

ÉLISABETH.

Allons, Messieurs, puisque le marquis de Frias nous cherche, que la chasse recommence.

TOUS.

En chasse... en chasse.

DINAH, s'élançant au-devant de la Reine.
Arrêtez !..

MARMADUCK.

Quelle audace !..

ÉLISABETH.

Une jeune fille... approchez mon enfant.

MARMADUCK.

Mais je me permettrai de faire observer à Votre Majesté que cette jeune inconnue...

DINAH.

Oh ! je vais me faire connaître... Écoutez, Madame la Reine... Je suis un enfant de la nature, sans expérience du monde, qui ne savais qu'une chose, aimer... qui ne connaissais pas d'autre bonheur sur la terre que celui d'appartenir tout entière à l'homme à qui je m'étais donnée... qui n'avais qu'une richesse, son amour... Eh bien ! mon seul bonheur, ma seule richesse, j'ai tout perdu.

ÉLISABETH.

Mais ces biens, puis-je vous les rendre ?

DINAH.

Oui, Madame, car c'est par vous que je les ai perdus.

ÉLISABETH.

Par moi ?.. expliquez-vous ?

DINAH.

Ne m'entendez-vous pas, Madame ? je vous dis que je l'aimais... qu'une autre femme m'a enlevé son amour... et que cette femme, il n'y a qu'un instant, je ne connaissais encore que son portrait.

ÉLISABETH.

Son portrait !... imprudente !... qu'oses-tu dire ?

DINAH.

Ah ! vous m'avez comprise, Madame. Maintenant, reine d'Angleterre, vous savez ce que je dois attendre de vous. J'ai insulté la Reine, j'ai lacéré son image à coups de poignard... c'est un crime de lèse-majesté. Madame la Reine, faites venir un prêtre, et que sir Arthur Nevil soit mon époux... sinon, faites venir le bourreau... car la victime est prête.

MARMADUCK.

Quelle énormité !

ÉLISABETH.

Insensée !.. j'ai pitié de ton délire... et que me fait à moi ton amant, je suis bien bonne vraiment de t'écouter encore.

DINAH, s'emportant.

Sir Arthur vous aime, Madame, rendez-moi son amour.

ÉLISABETH.

Jeune fille, je crois que tu oses m'insulter en face ! (Se retournant vers sa suite.) Messieurs, cette jeune fille est folle, qu'on l'arrête.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CROBBY.

CROBBY, paraissant et courant se jeter aux genoux de la Reine.

Madame, rétractez cet ordre.

ÉLISABETH, aux seigneurs.
Messieurs, vous m'avez entendu ?

DINAH, à part.

Lâcheté !

CROBBY.

Madame, un instant... un seul instant, écou-

tez-moi. Cette enfant ne savait pas ce qu'elle faisait... égarée par la passion, elle aura sans doute manqué de respect à Votre Majesté. Mais vous êtes bonne, Madame la Reine, vous lui pardonnerez.

ÉLISABETH.

Laisse-moi, vieillard, si tu ne veux partager le sort de cette femme.

CROBBY.

Oui, je le partagerai, quand vous m'aurez entendu.

DINAH, à part.

O ciel! et Arthur!.. Cette menace... l'heure s'écoule... et bientôt Kaled va tenir son serment. (A Elisabeth.) Ah! Madame, pitié! pitié!

ÉLISABETH.

Qu'on l'entraîne... là, dans cette tente... bientôt je prononcerai sur son sort. (A part.) Il faut que je voie, que j'entende Arthur.

DINAH.

Que faire?.. que faire?.. qui donc viendra à son secours.

(On l'entraîne dans la tente.)

SCÈNE XIII.

LES MÈMES, exceptés DINAH et QUELQUES GARDES.

ÉLISABETH, voulant passer et trouvant devant elle Crobby, qui se tient à genoux.

Vieillard, ôte-toi de devant mes yeux... je l'ordonne...

CROBBY.

Non, Madame, je resterai à vos pieds jusqu'à ce que Votre Majesté ait fait droit à ma prière.

MARMADUCK, à part.

A l'autre, à présent.

ÉLISABETH.

Tu ne crains donc pas?..

CROBBY.

Je ne crains rien, Madame, car c'est au nom d'Anne de Boleyn que je vous somme d'entendre ma voix.

ÉLISABETH.

Au nom de ma mère?

CROBBY.

Oui, Madame, de votre mère, morte sur l'échafaud... de votre mère qui n'y est pas montée seule, et qui y a entraîné de fidèles et dévoués serviteurs, dont le noble sacrifice ne sera pas payé de votre ingratitude.

ÉLISABETH.

Que veux-tu dire?

CROBBY.

Faites d'abord éloigner tous ces hommes qui nous entourent, qui nous écoutent... Elisabeth d'Angleterre, ma voix est celle d'un vieillard qui s'incline vers la tombe... C'est comme une révélation divine... Dieu lui-même vous ordonne de m'entendre.

ÉLISABETH, sans rien dire, fait signe à tout le monde de s'éloigner.

Au nom de ma mère!..

CROBBY, se levant.

Reine d'un puissant empire, vous vous croyez sans doute si haut placée que la foudre ne puisse

vous atteindre... Rappelez-vous, Madame, le sort funeste de votre glorieuse mère, Anne de Boleyn; avant d'être élevée par le choix de son maître, au triste honneur de partager sa couronne et sa couche, Anne, pauvre fille qui n'avait pas prévu ses hautes destinées, avait placé son affection loin... bien loin du trône, dans une condition honorable... mais humble encore. Elle ignorait, la douce et innocente jeune fille, qu'elle régnerait un jour sur un grand peuple, et qu'une femme que la destinée appelle à porter un sceptre doit faire abnégation de sa propre personne... fermer l'accès de son cœur à tout sentiment étranger... sur le trône, plus d'amitié, plus de famille, plus de ces saintes tendresses qui font le bonheur des autres femmes... Une reine se doit tout entière à son peuple.

ÉLISABETH, à elle-même.

Quel langage!.. et d'où vient que, malgré moi, je suis forcée de l'entendre.

CROBBY.

Pour avoir méconnu la tyrannie de sa position, la malheureuse Anne de Boleyn, chaste épouse de Henri VIII, perdit à la fois le trône et l'existence... Bien plus, elle entraîna dans sa perte tous ceux qui avaient conservé ses affections. Henri Norris, accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis, fût traité devant ses juges... Anne était d'avance condamnée par son époux. En l'accablant, Henri Norris pouvait encore se sauver... Il aime mieux n'ouvrir la bouche que pour protester de l'innocence de la victime qui, pure et sainte pour tous, marcha à l'échafaud, et en recevant le coup de la mort reçut la palme du martyr...

ÉLISABETH.

Ah! tout cela est vrai... Ma mère, ma pauvre mère!.. quelle destinée cruelle!

CROBBY.

Oui, cruelle... car en mourant, elle n'eut pas même la consolation de voir lui survivre ceux qui lui avaient rendu un si éclatant hommage... Mais aujourd'hui, Madame, lorsqu'après quinze années de proscription et de misère, l'heure de la réparation doit sonner enfin... que pensez-vous que la fille d'Henri Norris puisse attendre de la fille d'Anne de Boleyn?

ÉLISABETH.

Tout ce qu'un pouvoir souverain permet d'inventer pour effacer les traces d'une si haute infortune.

CROBBY.

Eh bien... soulevez ces draperies, Madame... la fille d'Henri Norris est là, attendant un seul mot de Votre Majesté pour voir fixer son sort.

ÉLISABETH.

Quoi! se peut-il, cette jeune fille qui s'est rendue coupable envers moi?..

CROBBY.

Oui, cette jeune fille, qui pendant quinze ans, grace aux soins d'un vieux serviteur de sa maison, a vécu ignorée parmi des Égyptiens nomades, et qui, tout à l'heure, pendant l'absence de ce vieux serviteur, et emportée par un aveuglement fatal...

ÉLISABETH.

Oh! rassurez-vous... Je vous l'ai promis...

rien d'impossible à ma reconnaissance... et pour acquitter une dette sacrée, la fille d'Anne de Boleyn oubliera les offenses faites à la reine d'Angleterre.

CROBBY.

Oh ! tant de générosité...

ÉLISABETH.

Oui, je veux tout oublier... tout... le délire, l'audace de cette jeune fille, qui a osé m'appeler sa rivale !.. (A part.) Sa rivale !.. Mais j'y pense, elle était avec ce veillard... Oh ! mon Dieu ! si cet homme, osant spéculer sur des sentimens sacrés, n'avait invoqué le nom de ma mère que pour mieux me tromper... ce serait affreux !

CROBBY.

Que décide Votre Majesté ?

ÉLISABETH, à part.

Non, c'est impossible... (Haut.) Vieillard, je veux croire que tout ce que tu m'as dit n'a pas été inventé par toi pour exciter ma compassion en faveur de cette jeune fille... mais au moment d'accomplir un si grand acte de justice, ma conscience a besoin d'être rassurée... une éclatante réparation attend la fille d'Henri Norris... Mais si l'héritière des Norris, jusqu'ici méconnue et repoussée du monde, est réellement cette jeune fille, pour éclairer ma clémence, tu m'apportes sans doute des preuves... où sont elles ?

CROBBY.

Des preuves ?.. O ciel !.. Madame, quand je vous jure que tout cela est vrai, vous doutez de ma parole ?

ÉLISABETH.

Où sont vos preuves ? Je les attends.

CROBBY.

Elles m'ont été enlevées, arrachées par ruse.

ÉLISABETH.

Mensonge, mensonge !..

CROBBY.

O mon Dieu ! mon Dieu !.. Regardez-moi, Madame... j'ai des cheveux blancs... je vais bientôt mourir... aussi prêt de paraître devant Dieu, oserais-je proférer un mensonge... Vous ne le croyez pas... par pitié... par grâce.

ÉLISABETH.

Eh bien ! je consens à tenter un dernier effort pour arriver à la découverte de la vérité. Je verrai, j'interrogerai cette jeune fille... et je saurai bien découvrir...

CROBBY.

Oh ! oui, Madame, elle vous dira comment ces preuves nous ont été ravies... Que Votre Majesté daigne ordonner qu'on l'amène à l'instant...

ÉLISABETH, élevant la voix.

Holà, Messieurs !

(Tout le monde revient en scène.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARMADUCK, SEIGNEURS ET PAGES.

ÉLISABETH, à Marmaduck.

Milord, qu'on amène cette jeune fille en notre présence.

CROBBY.

Ah ! Madame, soyez bénie.

(Marmaduck entre dans la tente.)

ÉLISABETH, à elle-même.

Je ne sais que penser... les paroles de cet homme m'ont jetée dans une perplexité étrange. Mais je vais la voir... et peut-être... Mon Dieu ! comme elle tarde. (A Marmaduck qui sort.) Eh bien ! Milord... cette jeune fille ?

MARMADUCK.

Disparue... je ne sais comment, je ne sais par où.

ÉLISABETH.

Mais c'est impossible !

CROBBY.

Oui, Votre Majesté a raison... c'est impossible... Et d'ailleurs, pourquoi fuir, qu'a-t-elle à craindre ?

ÉLISABETH.

Je le saurai...

CROBBY.

Partie... partie... Oh ! mon Dieu !.. qu'est-elle devenue ?.. (On entend un son de cor.) Un son de cor... Ce signal, je le connais... les Égyptiens... et Kaled, leur chef... Il est ici l'infâme, il la tient en son pouvoir... Oh ! Madame, je vous en supplie, ordonnez qu'on se disperse dans la forêt... qu'on l'arrache de ses mains... car cet homme... (Coup d'arquebuse.) Il est trop tard !..

(Mouvement général d'attente et d'anxiété.)

ÉLISABETH.

Allez, Messieurs, amenez cette jeune fille, sauvez-la, s'il en est temps encore.

LADY LOVE.

La voilà !

ÉLISABETH.

Ciel ! Arthur !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ARTHUR, DINAH.

(Arthur, l'épée d'une main, soutient sur l'autre bras Dinah pâle et sanglante.)

CROBBY, courant à Dinah.

Maitresse !.. Mais elle se meurt...

ARTHUR.

Et c'est pour moi !..

ÉLISABETH.

Que cette jeune fille soit conduite sous cette tente... qu'on s'empresse autour d'elle.

CROBBY.

Venez, venez, Messieurs... à moi seul le droit de la sauver.

(On emmène Dinah sous la tente, Crobb y entre à la suite de Marmaduck.)

SCÈNE XVI.

ÉLISABETH, ARTHUR, LADY LOVE, puis TOBIE.

ÉLISABETH, arrêtant Arthur au moment où il va entrer sous la tente.

Comte Arthur Nevil... (A part.) Il l'aime encore... (Haut.) Pardonnez si je vous retiens au-

près de ma personne, lorsqu'un intérêt si puissant semble vous attirer près de cette femme.

ARTHUR.

C'est que cette femme vient peut-être de donner sa vie pour sauver la mienne... Pauvre enfant, se jeter au-devant du coup qui m'était destiné!

LADY LOVE.

Est-il possible!.. Mais quel est donc son meurtrier?..

TOBIE, entrant tout essouffé.

Il est mort, Dieu merci!

TOUS.

Mort!

TOBIE, apercevant la Reine.

Que Votre Majesté me pardonne... Mais je suis si content... je viens d'échapper à un si grand danger...

ÉLISABETH.

Mais enfin, m'apprendra-t-on quel était cet homme?

TOBIE.

Tout porte à croire que c'était un de ces brigands d'Égyptiens... Voici du reste des papiers trouvés sur le corps du scélérat... des parchemins avec le sceau royal.

ÉLISABETH.

Donnez, donnez vite. (Tobie les lui donne.)

ARTHUR, examinant Élisabeth.

Que veut dire?..

LADY LOVE, à Tobie.

Mais vous n'êtes pas blessé, j'espère?

TOBIE.

Je ne crois pas... quoiqu'à vrai dire je n'en sois pas encore très assuré.

LADY LOVE.

Pauvre Tobie!

ÉLISABETH, qui a parcouru tous les papiers que Tobie lui remis.

Plus de doute, cet homme ne m'avait pas trompée. Mais si cette blessure était mortelle... si déjà quelqu'un... oh! je tremble...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARMADUCK, PAGES.

ARTHUR, vivement.

Eh bien?

MARMADUCK, à la Reine.

Que Votre Majesté daigne se rassurer, la blessure de cette malheureuse n'aura pas de suites fâcheuses.

ARTHUR.

Ah! sauvé!

ÉLISABETH.

Il suffit, Milord, cette nouvelle me comble de joie... et je prétends que tout le monde ici en ressent les effets.

ARTHUR.

Quel est son dessein?

ÉLISABETH, à part.

Allons, plus de faiblesse... que notre destinée s'accomplisse. (Haut.) Vous, d'abord, comte Arthur Nevil, qui avez ramais votre bonheur, votre avenir entre mes mains... jurez-vous d'obéir toujours à mes royales volontés?

ARTHUR.

Ah! Madame, pouvez-vous en douter?

ÉLISABETH.

Eh bien! je prétends aujourd'hui assurer votre bonheur, votre avenir, par une alliance qui vous élèvera aussi haut qu'un sujet puisse atteindre dans mon royaume.

TOBIE, à part.

Ça marche... ça marche.

MARMADUCK, à part.

Je tremble de comprendre.

ÉLISABETH.

Moi, Élisabeth, fille d'Anne de Boleyn, et votre reine... je vous supplie d'accepter pour épouse la fille d'Henri Norris, duc et pair d'Angleterre.

ARTHUR et TOBIE.

Qu'entends-je?

MARMADUCK, à part.

Ah! je respire.

ARTHUR.

Mais Votre Majesté daignera m'excuser... cette union est impossible...

ÉLISABETH.

Permettez-moi du moins de vous présenter moi-même celle que je vous destine.

ÉLISABETH, soulevant la draperie de la tente.

Lady Norris, venez recevoir un époux de ma main.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DINAH, CROBBY.

(Dinah est encore pâle et Crobby la soutient.)

ARTHUR et TOBIE.

Dinah!

DINAH.

Lui! (Mettant la main sur son cœur.) Ah!

ARTHUR, s'élançant vers elle.

Oh ciel! vous souffrez?

DINAH.

Non... c'est de bonheur.

ÉLISABETH.

Comte Arthur, j'ai besoin d'un envoyé extraordinaire auprès de mon frère, le roi Philippe II, d'Espagne... aussitôt après votre mariage, vous partirez avec votre jeune épouse, et vous attendrez que je vous rappelle auprès de ma personne... (A part.) Bientôt, si je puis.

MARMADUCK.

Je n'en reviens pas.

ÉLISABETH.

Quant à vous, Milord, j'espère bien que Pétiquette ne vous empêchera pas de donner votre consentement au mariage de votre nièce, dont je prétends moi-même disposer.

MARMADUCK.

Votre Majesté connaît mon dévouement, ma soumission.

ÉLISABETH.

Maître Tobie, mon peintre, prenez donc la main de lady Love et remerciez son oncle.

TOBIE.

Tout de suite, Majesté.

MARMADUCK.

Lui... un peintre... ah! Madame...

ÉLISABETH.

Eh bien, Milord, ce dévouement, cette soumission. (S'approchant de Crobby.) Et, maintenant, ai-je fait mon devoir, et pensez-vous que les mânes de Norris soient satisfaites.

CROBBY, s'agenouillant.

Digne fille d'Anne de Boleyn... comme elle, vous vous offrez en holocauste.

ÉLISABETH.

Silence!.. (Se tournant vers ses courtisans.) Alons, Messieurs, à Richmond. (A Marmaduck.) Milord, retournez vers le marquis de Frias, et

annoncez lui que mon ambassadeur à Madrid, le comte Arthur Nevil, va répondre de ma part aux offres du roi Philippe II, que la fille de Henri VIII se sent assez forte pour porter à elle seule la couronne que lui a légué son père... Aujourd'hui, pourtant, Messieurs, je prends un époux... à lui désormais toutes mes affections... toutes mes pensées... à lui tout mon amour... Mon époux, Messieurs... c'est le royaume d'Angleterre.

REPRISE DU CHOEUR.

Rendons hommage à notre reine, etc.